

INDEXE

Le Courrier

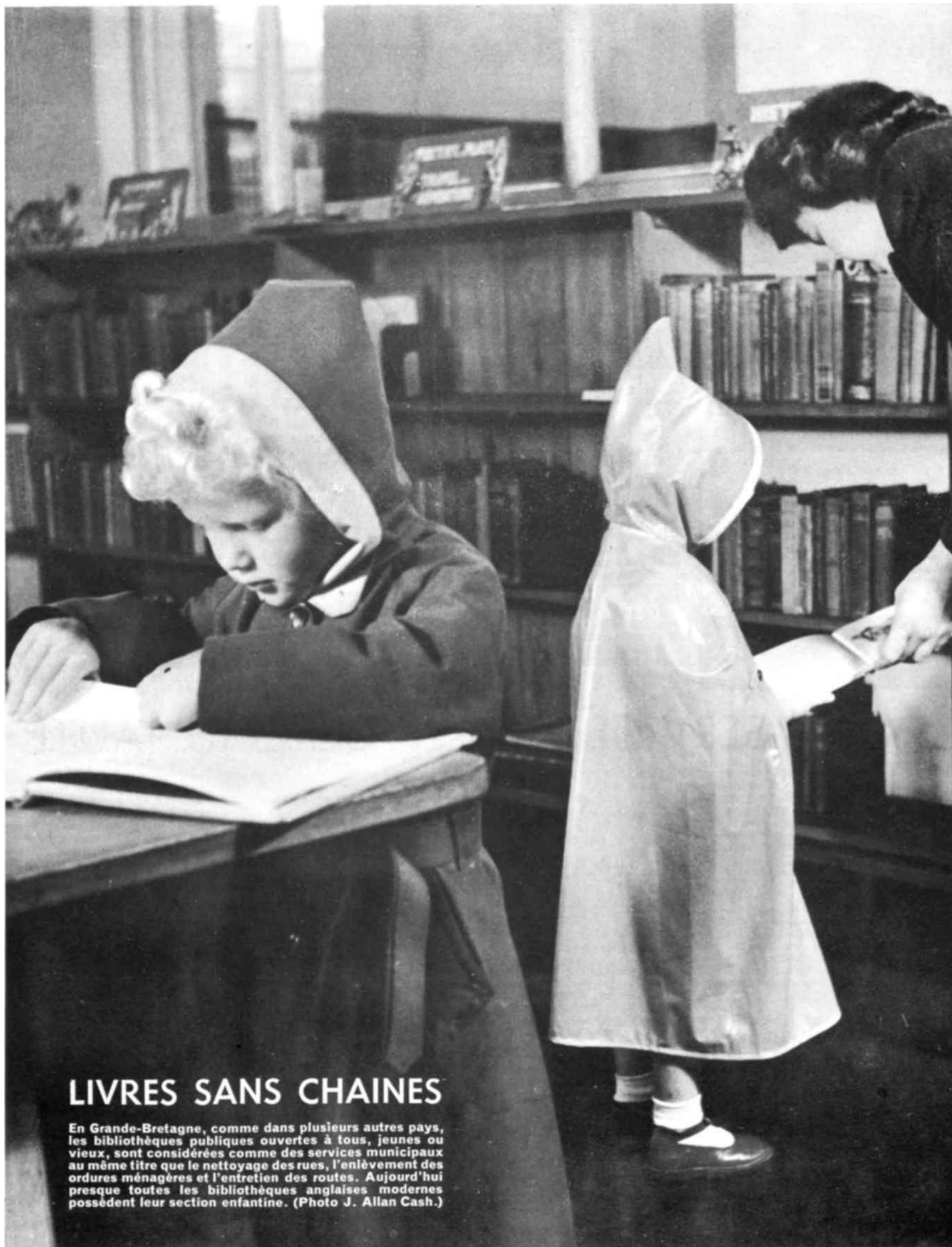
PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

VOLUME VI — N° 6. JUIN 1953

Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)



LIVRES SANS CHAINES

En Grande-Bretagne, comme dans plusieurs autres pays, les bibliothèques publiques ouvertes à tous, jeunes ou vieux, sont considérées comme des services municipaux au même titre que le nettoyage des rues, l'enlèvement des ordures ménagères et l'entretien des routes. Aujourd'hui presque toutes les bibliothèques anglaises modernes possèdent leur section enfantine. (Photo J. Allan Cash.)

LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE...

Le Courrier

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
MAISON DE L'UNESCO
19, avenue Kléber, PARIS-16^e

Rédacteur en chef : S. M. KOFFLER.
Secrétaires de rédaction :
Edition française : ALEXANDRE LEVENTIS
Edition anglaise : R. S. FENTON
Edition espagnole : JOSÉ DE BENITO

Les articles paraissant dans "Le Courrier" expriment l'opinion de leurs auteurs et pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la rédaction.

Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris.
MC. 53. I. 72. F.

ABONNEMENTS
Le prix de l'abonnement est de 500 fr. français, de 5 2 ou 10 s. 6 d.
Ecrivez à notre dépositaire dans votre pays ou, à défaut, directement à l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris.

Allemagne : Unesco Vertrieb für Deutschland, R. Oldenbourg, Munich.
Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV.
Birmanie : Burma Educational Bookshop, 551-3, Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon.
Canada : Centre de Publications Internationales, 4234, rue de la Roche, Montréal 34.
Chypre : M. E. Constantinides, P. O. B. 473, Nicosia.
Egypte : La Renaissance d'Egypte, 9, rue Adly-Pacha, Le Caire.
Etats Associés du Cambodge, du Laos et du Viet-Nam : Librairie nouvelle A. Portail, B. P. 283, Saïgon.
Sous-dépôt : K. Chantarith, 38, Rue Van Volenhoven, Phnom Phen.
France : Division des Ventes, Unesco, 19, Av. Kléber, Paris 16^e. C.C.P. Paris 21-27-90 S^{te} Générale, 45, Av. Kléber, en indiquant "Compte Librairie Unesco".
Grèce : Eleftheroudakis, Librairie Internationale, Athènes.
Haiti : Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, Port-au-Prince.
Hongrie : « Kultura », P.O. Box 149, Budapest 62.
Irak : McKenzie's Bookshop, Bagdad.
Israël : Blumstein's Bookstores Ltd., 35, Allenby Road, Tel-Aviv.
Italie : G.C. Sansoni, via Gino Caponi 26, Casella postale 552, Florence.
Jamaïque : Sangster's Book Room, 99, Harbour street Kingston.
Liban : Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.
Luxembourg : Librairie Paul Bruck, 50 Grand-Rue, Luxembourg.
Suisse : Suisse alémanique : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande : Librairie de l'Université, Case Postale 72, Fribourg.
Syrie : Librairie Universelle, Damas.
Tanger : Centre International, 54, rue du Statut.
Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni. 37, Prague I.
Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.
Tunisie : Agence Aghlébite, 20, Grand-Rue B. P. 2, Kairouan.
Yougoslavie : Jugoslovenska Knjiga, Marsala Tita 23/11, Belgrade.

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans ce numéro peuvent être reproduits sans autorisation préalable, à condition d'en mentionner l'origine : « Le Courrier de l'Unesco. »

Il nous est difficile de juger avec un recul suffisant combien les livres nous ont facilité nos occupations quotidiennes, nos progrès scientifiques et culturels, notre éducation. Il n'est pas aisé non plus — même pour l'Unesco, dont c'est un des buts — de comprendre tous les problèmes que l'impression et la diffusion des livres posent au monde moderne.

Les privilégiés qui vivent dans un des pays où les livres abondent, peuvent à peine s'imaginer que dans la plupart des autres pays existe une véritable famine de livres dont souffrent particulièrement les deux extrêmes de ceux qui les utilisent, c'est-à-dire les enfants des écoles et les savants des laboratoires de recherches.

Pour ceux qui vivent dans ces régions de « famine », il est également malaisé de saisir que dans de nombreux pays des problèmes difficiles à résoudre sont provoqués par l'abondance et non par la rareté des livres. Dans ces régions, la question n'est pas, pour le savant, de trouver de quoi lire, mais de dénicher, au milieu du flot d'ouvrages scientifiques, celui dont il a besoin.

Pour lutter contre la rareté, comme pour faire face à l'abondance, une des plus simples, des plus ingénieuses et des plus universellement utiles des institutions sociales est la bibliothèque. Il y a des milliers d'années, quand les hommes apprirent pour la première fois à enregistrer leurs pensées et le fruit de leurs expériences, les bibliothèques furent évidemment créées pour résoudre le seul problème de la rareté.

Mais, depuis la Renaissance, elles ont ouvert portes et fenêtres, laissant la lumière pénétrer dans leurs sombres recoins, utilisant les techniques modernes non seulement pour protéger mais aussi pour diffuser les connaissances cachées dans les pages de leurs millions de livres et de périodiques.

Les plus rares comme comme les plus communs

On a créé des bibliothèques d'une espèce nouvelle : les bibliothèques populaires pour hommes, femmes et enfants « moyens », afin de leur donner libre accès aux différents genres de littérature et pour satisfaire leurs désirs de récréation comme leur soif d'instruction ; on a créé les bibliothèques scientifiques dont les services complexes de documentation offrent instantanément au chercheur le renseignement demandé, ancien ou moderne. Les livres et les manuscrits les plus rares ne sont plus dissimulés et la photocopie rend

leurs pages accessibles à tous. D'autre part, les ouvrages les plus communs et les moins onéreux sont mis de côté car ils peuvent, dans l'avenir, présenter un grand intérêt social ou historique.

Cependant, malgré l'évidente importance que présentent les bibliothèques publiques pour l'instruction et les loisirs, le fait est que pour ainsi dire nulle part dans le monde un service adéquat de bibliothèques n'est mis à la disposition de tous.

Sans bibliothèques résultats éphémères

AUX Etats-Unis, une enquête terminée en 1950 a montré que vingt millions d'habitants sont inscrits dans les bibliothèques publiques, mais que trente-cinq millions, soit environ le quart de la population, sont privés de toute possibilité d'utiliser une bibliothèque. Malgré cela, les Etats-Unis sont encore bien en avance à ce point de vue par rapport à la plupart des autres pays avec quelques exceptions comme le Danemark, la Suède et la Grande-Bretagne.

Si les bibliothèques publiques sont d'un intérêt primordial pour les pays techniquement développés, il semble qu'elles seraient cent fois plus utiles dans les régions sous-développées où les livres, comme l'argent nécessaire pour les acheter, font défaut. Dans ces régions, des programmes d'éducation de base de grande envergure permettent à de nombreux habitants d'apprendre à lire et à écrire ; mais à quoi bon leur apprendre à lire si, par la suite, ils ne peuvent se procurer rien d'autre que les histoires en images et la littérature de pacotille, vulgaire et dangereuse, que l'on trouve partout, surtout là où les livres n'arrivent pas. Sans bibliothèques, les bons résultats obtenus grâce à l'éducation de base ne seront qu'éphémères.

Pourquoi un si grand nombre de pays sont-ils dépourvus de bibliothèques et pourquoi celles qui existent sont-elles si pauvres ? Les éléments du problème apparaissent clairement, ils sont à peu près les mêmes dans le monde entier. On peut les résumer comme suit :

1. — Indifférence du public : la plupart des hommes n'ont jamais vu une bibliothèque, ils ne savent donc pas de quoi ils sont privés ;
2. — Manque de ressources financières : dans la plupart des pays, les budgets ne font aucune provision pour les bibliothèques ;
3. — Manque de bibliothécaires qualifiés et absence d'associations dont le but serait d'encourager le développement du prêt de livres ;

4. — Manque de publications écrites en langues locales, qui pourraient être lues par un grand nombre de personnes.

Les solutions ne sont ni faciles à trouver ni d'un effet rapide. Cependant, il est évident que les gouvernements deviennent de plus en plus conscients de la nécessité d'inclure les bibliothèques publiques dans les plans de développement éducatif. Toutes les expériences entreprises dans ce domaine ont eu auprès du public un accueil tellement enthousiaste que l'on se rend compte maintenant que l'intérêt général pour les bibliothèques est très facile à éveiller.

En ce qui concerne la formation des bibliothécaires, elle peut être assurée par des collègues déjà qualifiés, même dans les pays où n'existent pas d'écoles spécialisées. Quelques-uns ont été diplômés après avoir fait un stage à l'étranger, d'autres apprennent leur métier sur place grâce aux programmes expérimentaux, enfin, bon nombre d'entre eux ont participé à diverses conférences et journées d'études. D'une façon générale, une action de grande envergure est entreprise dans différentes régions du monde pour apprendre aux hommes à lire et pour leur fournir des livres qu'ils puissent lire. Tout ceci constitue bien plus que la fameuse goutte d'eau, mais il ne faut s'attendre à voir déborder le vase car il est encore loin d'être rempli.

L'initiative locale est insuffisante

HEUREUSEMENT, les gouvernements qui tentent un programme de bibliothèques publiques ont à leur disposition les enseignements d'un siècle d'expériences. Il existe sur ce sujet une documentation abondante et de nombreux spécialistes sont prêts à donner leurs conseils, ce qui peut éviter des erreurs fondamentales.

Ces expériences montrent en tous les cas que la création de bibliothèques publiques ne peut pas être laissée complètement à l'initiative locale. La nécessité s'est imposée de plans nationaux et régionaux, d'une législation nationale des bibliothèques, d'un système d'aide financière aux organisations locales. Tout ceci demande une grosse mise de fonds et il est peu probable qu'un pays construira d'un seul coup toutes les bibliothèques dont il a besoin. Cependant, une fois établi un plan à l'échelle nationale, un début de réalisation peut être tenté avec un seul bâtiment comme objectif, laissant à l'avenir le soin d'assurer le développement de ces efforts.

...AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ

L'UNESCO — l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture — est née de la volonté de quarante-six pays. Elle a pour but de servir la paix, ainsi que le progrès social et spirituel, en agissant pour cela sur l'esprit des hommes. La force créatrice de l'Unesco, c'est celle du savoir et de l'esprit international. Le présent manifeste, en décrivant le rôle que la bibliothèque publique peut être appelée à jouer, proclame ainsi la confiance que l'Unesco place en elle, en tant que force vive au service de l'éducation populaire et du développement de la compréhension internationale — et par conséquent de la paix.

Institution démocratique d'enseignement

Création de la démocratie moderne, la bibliothèque publique illustre la foi de la démocratie en l'éducation à tous les âges de la vie.

Bien qu'essentiellement destinée à assurer l'éducation des adultes, la bibliothèque publique doit également compléter l'œuvre de l'école en développant le goût de la lecture chez les enfants et les jeunes gens, pour en faire des adultes capables d'apprécier les livres et d'en tirer profit. Institution démocratique, administrée par le

peuple et pour le peuple, la bibliothèque publique doit :

- Être constituée et fonctionner en vertu de textes législatifs précis ;
- Être financée, en totalité ou en majeure partie, par l'Etat ou les collectivités locales ;
- Être gratuite et ouverte également à tous les membres de la communauté, quels que soient leur métier, leur religion, leurs opinions, leur classe sociale ou leur race.

Ce que doit offrir la bibliothèque publique

On doit pouvoir trouver dans une bibliothèque publique tous les instruments de diffusion des idées : livres, brochures, revues, journaux, cartes, gravures, films, partitions musicales et disques — ainsi que des conseils sur la façon de les utiliser.

La bibliothèque publique doit donner aux enfants, aux jeunes gens, aux hommes et aux femmes la possibilité et le désir :

- De ne jamais cesser de s'instruire ;
- De se tenir au courant des progrès accomplis dans toutes les branches du savoir ;
- De sauvegarder la liberté d'expression, et de rester animés d'un esprit critique et constructif à l'égard des affaires publiques ;
- De mieux remplir leurs devoirs

sociaux et politiques vis-à-vis de leur pays et du monde ;

- De mieux accomplir leur tâche quotidienne ;
- De développer leurs facultés critiques et créatrices dans le domaine des lettres et des arts ;
- De contribuer, de façon générale, au progrès du savoir ;
- D'utiliser leurs loisirs de façon profitable pour eux-mêmes et pour la société.

Active et constructive dans ses méthodes, telle doit être la bibliothèque publique, appelée à jouer un rôle plein de dynamisme dans la vie de la communauté.

Force vive au service de tous

Elle n'a pas à indiquer aux lecteurs ce qu'ils doivent penser, mais elle doit les aider à choisir un thème à leurs réflexions, en attirant leur attention sur les problèmes importants, en mettant à leur disposition des bibliographies et en organisant des expositions, des discussions, des conférences, des cours et des projections de films, ainsi qu'en facilitant à chacun le choix de ses lectures.

Il faut amener le public à lire davantage et assurer à la bibliothèque une publicité constante et méthodique.

La bibliothèque publique doit coordonner ses efforts avec ceux d'au-

tres organismes d'éducation, de culture et d'action sociale : écoles, universités, musées, syndicats ouvriers, clubs d'étude, groupes d'éducation des adultes, etc. Elle doit aussi coopérer avec d'autres bibliothèques par des prêts de livres entre bibliothèques, ainsi qu'avec les associations de bibliothécaires, pour élever sans cesse le niveau des bibliothèques publiques et de leur personnel.

Centre d'éducation populaire

Il convient d'établir un contact direct entre les livres et les lecteurs par l'accès libre aux rayons et par l'emploi de techniques appropriées, notamment par la création de filiales ou de bibliothèques circulantes, permettant à tous les lecteurs de recevoir des livres à domicile ou sur les lieux de leur travail.

Grâce à un personnel compétent, doué d'imagination et d'ingéniosité, avec un budget suffisant et l'appui de l'opinion publique, chaque bibliothèque pourra devenir ce qu'elle devrait être : un centre d'éducation populaire offrant à tous une éducation libérale.

Les citoyens d'une démocratie doivent être ainsi mis à même de s'instruire constamment. La complexité et l'instabilité de la vie moderne accroissent l'urgence de ce besoin.



Les fouilles effectuées dans les antiques cités d'Égypte ont mis à jour quelques-unes des plus anciennes bibliothèques des temples et des palais. Certaines datent de 2.000 ans avant Jésus-Christ. Dans les ruines du Temple de Karnak, à Thèbes, les archéologues ont découvert une inscription qui mentionne « La Maison des Livres ». A Idfou, à 80 km. de là, les fouilles ont fait apparaître un bâtiment fort bien conservé qui abritait à l'époque une bibliothèque connue sous le nom de « La Maison du Papyrus ». Un catalogue gravé sur un des murs du bâtiment révèle que la bibliothèque contenait des ouvrages sur la religion, la chasse, l'astrologie, l'astronomie et divers autres sujets. On voit ici des scribes égyptiens écrivant sur des papyrus 1.700 ans avant Jésus-Christ. (Photo Musée Archéologique, Florence.)

LIVRES SANS CHAINES

par Francis L. Kent,

Directeur de la Bibliothèque de l'Unesco

DEPUIS que, pour la première fois, l'homme a fixé ses pensées par écrit — sur l'argile, le papyrus, le bambou ou la soie — il s'est toujours efforcé de rassembler et de protéger ses œuvres pour la postérité. La création des bibliothèques date certainement des origines de la civilisation, et leur histoire se confond avec celle des idées et des connaissances, enregistrées et préservées pour être mises à la disposition de tous.

C'est en Asie occidentale et en Égypte que l'homme s'est initié à l'écriture. Il semble que ses premières œuvres aient été ce que nous appelons aujourd'hui des documents ou des archives — recueils de lois, listes d'impôts, etc. — mais il transcrivait aussi des textes religieux ou magiques et des poèmes épiques. Des collections de ces manuscrits, conservées dans les palais et les temples, constituèrent les premières bibliothèques.

En Égypte, l'existence de scribes officiels est attestée à une époque qui remonte à plus de six mille ans. Nous pouvons donc en conclure à coup sûr que, dès cette époque, il existait des bibliothèques. A Idfou, près de Thèbes, on a découvert un édifice bien conservé qui abritait à l'époque une bibliothèque publique ; le catalogue est gravé sur l'un des murs de pierre. Un auteur grec nous apprend que la bibliothèque du roi Osymandyas — datant environ de 1.300 avant Jésus-Christ — était appelée « le dispensaire de l'âme ».

La plus importante des bibliothèques de l'ancienne Mésopotamie était

celle du roi Assurbanipal, à Ninive (vers 650 avant Jésus-Christ). C'est là que sir Henry Layard découvrit, en 1850, quelque 30.000 tablettes d'argile, dont certaines portent la marque de leur propriétaire ou des indications en vue de leur classement ou de leur mise en place. On suppose que cette bibliothèque était ouverte à tous les sujets du roi.

Jules César détruit l'œuvre de Ptolémée

AUCUN peuple de l'antiquité n'était plus avide d'apprendre que les Grecs. Aristote possédait une importante collection qui servait, en quelque sorte, de bibliothèque universitaire aux étudiants de son école de philosophie. Ayant dû fuir Athènes pour des raisons politiques, l'un de ces étudiants, suggéra au roi d'Égypte, Ptolémée I^{er}, de constituer la plus célèbre de toutes les bibliothèques de l'antiquité : celle d'Alexandrie, qui devait devenir bientôt un foyer permanent de la tradition grecque. On dit qu'à une certaine époque, elle ne comptait pas moins de 700.000 volumes, chiffre sans doute exagéré.

Par une ironie du sort, c'est Jules César, l'auteur d'un projet de création de bibliothèques publiques à Rome, qui fut responsable de la destruction partielle de la bibliothèque d'Alexandrie, au cours de la campagne d'Égypte, en 47 avant Jésus-Christ. Au déclin du monde romain, l'empereur Théodose fit fermer tou-

tes les bibliothèques de l'empire, y compris ce qui restait de la bibliothèque d'Alexandrie. Les ouvrages qu'elles contenaient furent détruits ou dispersés.

Quittons le monde occidental, d'où la culture semblait alors à jamais exilée, pour jeter un regard sur les bibliothèques de la Chine. Il existait une bibliothèque impériale sous la dynastie Tchéou (1122-256 avant Jésus-Christ), mais en 221 avant Jésus-Christ, le monarque surnommé « premier empereur » décida de faire brûler tous les livres, à l'exception des ouvrages de magie, de médecine et d'agriculture, et il dirigea en personne les opérations. Certains trésors culturels — dont les œuvres de Confucius — ne furent sauvés que par ruse et durent être dissimulés.

Un siècle plus tard, Hsiao Wou restaura les bibliothèques et fit rassembler et transcrire les chefs-d'œuvre de la littérature chinoise qui avaient été épargnés. Sous les dynasties Soung, Youen et Ming (960-1644), certaines bibliothèques impériales furent ouvertes aux étudiants. Les anciennes bibliothèques de la Chine, de même que celles de l'Inde, du Japon et d'autres pays asiatiques, se distinguent surtout par leurs magnifiques collections de manuscrits philosophiques, religieux et littéraires, dont la plupart sont, aujourd'hui encore, mal connus des érudits occidentaux.

En Occident, le vide laissé à la fin du quatrième siècle par la disparition des civilisations grecque et latine fut peu à peu comblé, de façon à peine perceptible au début, par une puis-

sance nouvelle, l'Église, fort préoccupée de théologie, mais ne s'intéressant guère aux classiques. Dans les monastères, au milieu d'un monde en ébullition, les moines travaillaient à produire, pour la gloire de Dieu et l'édification des hommes, des bibles manuscrites enluminées, des livres liturgiques et des traités de droit ecclésiastique.

Au sixième siècle, saint Benoît enjoinct à ses moines de lire et d'étudier. C'est à lui que nous devons les bibliothèques des monastères, qui nous ont légué les traditions administratives dont bon nombre subsistent encore aujourd'hui. Ainsi, les Chartreux et les Cisterciens avaient même organisé un système de prêts.

Deux miracles et une renaissance

DE la cellule monastique à la bibliothèque universitaire — le plus souvent une vaste salle cloisonnée en petits compartiments ou baies — la transition fut lente, mais facile. Au début, les livres étaient attachés aux rayons par une chaîne et le lecteur s'asseyait en face d'eux ; puis les chaînes disparurent, et le lecteur put porter les livres sur les bureaux installés dans des baies, de part et d'autre d'un couloir central. Cette disposition est encore commune dans les bibliothèques modernes, car elle facilite l'accès aux livres (Suite tout en favorisant l'isolement et le calme. au verso)

" IL EST DES BIBLIOTHÉCAIRES QUI FONT UN EFFORT POUR SE MONTRER LES FIDÈLES GARDIENS DE LEURS LIVRES; QUELQUES-UNS N'Y RÉUSSISSENT QUE TROP. "

(Suite de la page 3)

C'est vers le milieu du quinzième siècle que se place l'un des plus grands miracles de l'histoire. Le dernier empereur de Byzance fut tué à Constantinople, en 1453, lors de la prise de la ville par les Turcs. Les érudits et les étudiants émigrèrent alors vers Rome, comme leurs devanciers avaient émigré vers Alexandrie. Mais cette deuxième Renaissance bénéficiait de circonstances exceptionnelles.

Un an ou deux après la chute de Constantinople se plaça, quelque part en Rhénanie, l'une des inventions les plus révolutionnaires de tous les temps, celle de l'imprimerie. Sans l'imprimerie, et sans l'invention, à peu près aussi miraculeuse, de la fabrication du papier, faite en Europe vers la même époque, bien que connue depuis déjà longtemps en Asie, jamais l'immense savoir accumulé dans les universités et les monastères d'Europe n'aurait pu s'exprimer et former une synthèse avec celui des érudits venus d'Orient. Les scribes eux-mêmes — dont l'Anglais Caxton — se firent imprimeurs pour faire face aux besoins.

En même temps, la renaissance des études grecques et latines, et le progrès philosophique et scientifique qui en résulta, exercèrent une influence profonde sur les bibliothèques. On s'aperçut alors que les bibliothèques du moyen âge, cloisonnées et compartimentées, répondaient mal à l'idéal nouveau de l'universalité du savoir et l'on vit se construire des bibliothèques dont la caractéristique principale était une vaste salle de lecture, aux murs couverts de rayonnages, et dont les tables des lecteurs occupaient le centre.

La première bibliothèque construite sur ce modèle fut, en 1584, la Bibliothèque royale de l'Escorial, près de Madrid. Elle annonçait les salles de lecture du Vatican à Rome, de la Bibliothèque Nationale à Paris, et devait donner, par une évolution naturelle, les grandes salles circulaires du British Museum à Londres et de la Bibliothèque du Congrès, à Washington.

Certaines de ces bibliothèques, avec leurs murs élevés tapissés de livres jusqu'à la corniche, paraissent extraordinairement incommodes, si on les considère par rapport aux normes modernes : combien de lecteurs ont manqué de se rompre le cou en escaladant des échelles vacillantes, dans le vain espoir d'atteindre un livre hors de portée ! Mais ces bibliothèques exprimaient l'esprit même de la Renaissance : classique et non gothique, synthétique et hostile à tout cloisonnement. Un seul lien intellectuel rattachait la Renaissance à la Rome antique et à l'Église médiévale : le latin.

Au cours des quatre siècles qui suivirent, les bibliothèques se sont rapidement développées et multipliées, acquérant peu à peu leurs principales caractéristiques actuelles. L'institution du droit d'auteur et du dépôt légal permit d'enrichir les collections ; et si l'accès à certaines bibliothèques restait soumis à des restrictions, la plupart étaient ouvertes à tous ceux qui faisaient des études.

Formule nouvelle idée ancienne

UNE dernière transformation se produisit avec l'extension de l'instruction et la demande d'ouvrages « récréatifs », accessibles à tous, qui en résulta. Les spécialistes discutent encore aujourd'hui sur la question de savoir si la première bibliothèque publique moderne fut fondée en Angleterre ou aux États-Unis. Il est incontestable, en tout cas, que le mouvement en faveur des bibliothèques publiques a pris naissance dans les deux pays aux environs de 1850, et n'a cessé depuis lors de s'étendre, se propageant dans presque tous les pays du globe.

La bibliothèque publique est une formule nouvelle qui répond à une idée ancienne. La bibliothèque du roi Assurbanipal, à Ninive, était — nous l'avons vu — probablement ouverte au public et nous savons qu'il existait des bibliothèques publiques dans la Rome antique. Un certain nombre de bibliothèques municipales ou com-



Pour éviter les vols, les anciennes bibliothèques attachaient les livres avec des chaînes, comme on le voit sur cette gravure représentant la fameuse bibliothèque de l'Université de Leyde, fondée en 1575, et qui prit une grande extension.

munes, accessibles à tous ceux qui savaient lire, apparurent dans divers pays peu après la Renaissance. Un grand nombre d'autres furent ouvertes au public à la suite des mouvements révolutionnaires qui marquèrent en Europe la fin du dix-huitième siècle et le début du dix-neuvième — sans que l'on songeât forcément à prévoir des crédits pour leur entretien.

Le mouvement contemporain se fonde sur un certain nombre de principes nouveaux. Tout d'abord, les bibliothèques publiques modernes sont généralement financées par le produit des impôts ou des taxes locales. En deuxième lieu, il est admis que tous les citoyens, sans distinction d'âge ou de condition sociale, savent lire ou apprennent à lire. Ainsi apparaît une nouvelle conception du rôle du bibliothécaire : ce n'est plus un « gardien » méfiant, soucieux d'éviter des pertes, mais un homme qui déploie tous ses efforts pour fournir à chacun au moment opportun, le livre qu'il lui faut, qui se réjouit de voir ses rayons à moitié vides, sachant que les ouvrages sont utilisés fréquemment et à bon escient.

Le bibliothécaire ne se contente plus de satisfaire aux demandes ; il s'efforce de les devancer, voire de les provoquer. Non seulement dans les grandes villes les livres sont prêtés à domicile, mais dans les campagnes

il existe aussi des bibliothèques rurales, les livres sont transportés en automobile ou à dos de cheval jusque dans les villages les plus isolés ; ils sont expédiés en caisses par air ou par fer. On trouve aujourd'hui des bibliothèques dans les hôpitaux, les écoles et les prisons et des livres sont distribués par bateau aux marins en mer. Naturellement, tous les bibliothécaires ne partagent pas ce point de vue et comme l'a dit l'un d'eux : « Il est des bibliothécaires qui font un effort pour se montrer les fidèles gardiens de leurs livres ; quelques-uns n'y réussissent que trop ».

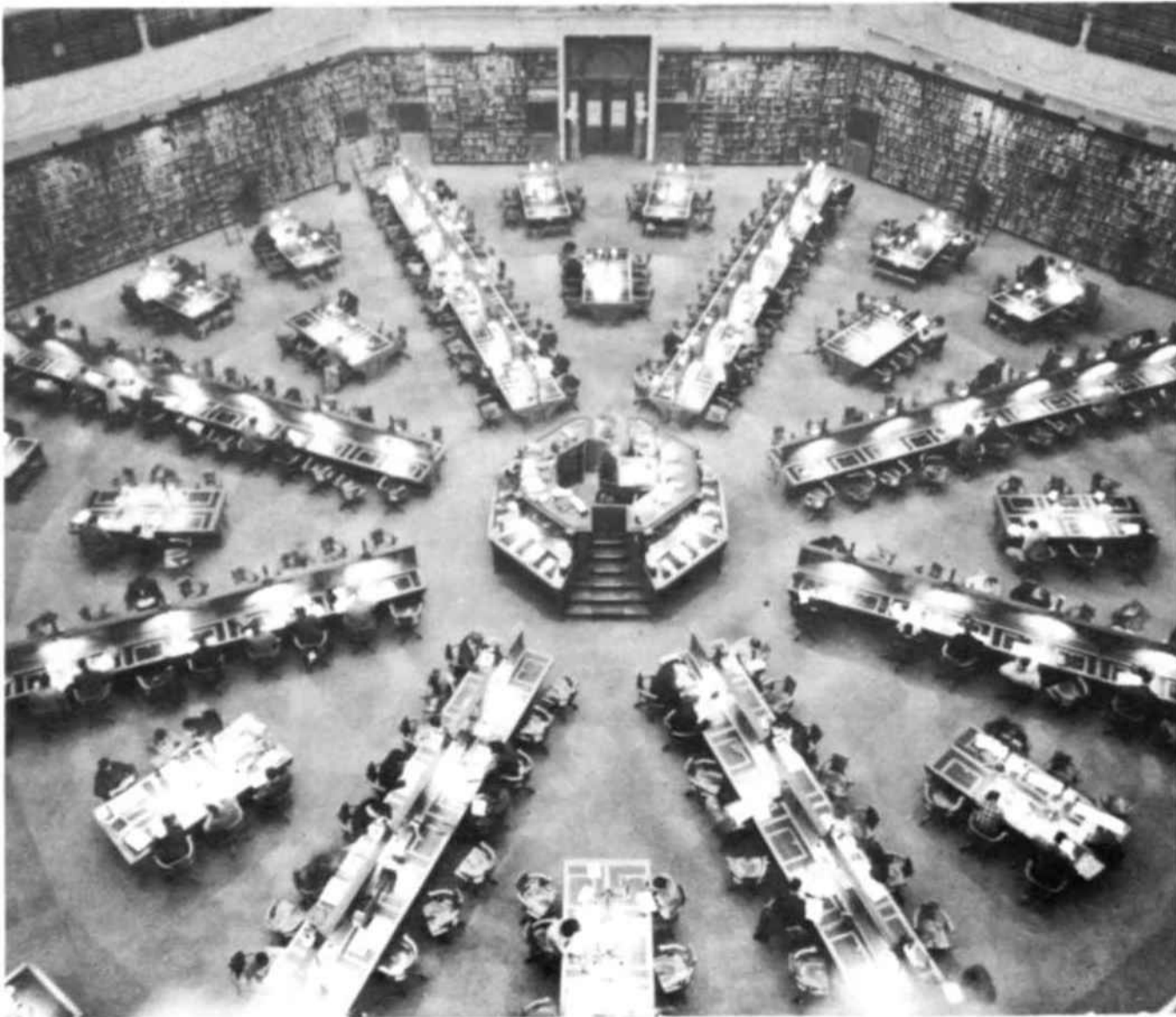
Patrimoine personnel de chacun

IL en résulte une tendance vers l'unité essentielle des services de bibliothèques. Dans de nombreux pays, les lecteurs des bibliothèques populaires demandent aussi bien des livres d'étude que des ouvrages récréatifs, et les systèmes de prêt, entre bibliothèques, permettent d'utiliser au mieux les ressources existantes. Les bibliothèques spécialisées ont, elles aussi, un rôle important à jouer dans un système de ce genre. Souvent, un camion-bibliothèque apportera dans quelque ferme isolée un ouvrage de science vétérinaire, emprunté peut-être à une université et demandé par le fermier, un livre traitant de l'économie domestique pour sa femme, enfin des romans, des magazines, etc., pour toute la maisonnée — adultes et enfants. Un système idéal de prêt entre bibliothèques devrait permettre de fournir n'importe quel livre sur n'importe quel sujet à n'importe qui, n'importe où, n'importe quand ; et dans certains cas, cet idéal n'est pas loin d'être atteint.

Dès 1877, M. Poole, conservateur de la Bibliothèque publique de Chicago, déclarait qu'à son avis, les enfants ne devaient pas plus être exclus d'une bibliothèque que d'une église. Déjà, quarante ans plus tôt, une bibliothèque enfantine avait été créée à West Cambridge, dans le Massachussets. En fait, le mouvement en faveur des bibliothèques pour enfants date seulement des alentours de 1900. Depuis lors, il est aussi normal pour une bibliothèque de posséder une section pour la jeunesse que des collections de référence et de prêt. Certaines salles modernes pour enfants décorées avec goût, meublées de tables et de chaises de petites dimensions et confiées à des assistantes spécialisées, présentent un attrait indéniable et remportent un succès bien mérité. La valeur essentielle d'une bibliothèque pour enfants consiste à fournir aux jeunes l'occasion d'apprendre à se conduire correctement en société, à respecter ce qui est le bien de tous, à penser et à juger par eux-mêmes. De l'enfance à la vieillesse, la bibliothèque fait partie du patrimoine personnel de chacun.

Les derniers chapitres de cette longue histoire concernent les cinémathèques, les discothèques, et les derniers perfectionnements techniques réalisés dans les bibliothèques : on envisage même l'emploi de machines automatiques. Toutes ces réalisations s'inspirent d'un même idéal : rendre service à la communauté — non plus seulement à la communauté nationale ou locale, mais à la communauté internationale. Les bibliothèques sont, dans le monde moderne, l'un des facteurs les plus puissants de compréhension internationale.

La Bibliothèque Publique de Melbourne, en Australie, est considérée par les experts comme l'une des plus remarquables du monde. Grâce à ses 600.000 volumes elle fournit aux étudiants comme aux hommes d'affaires une documentation sur tous les sujets susceptibles de les intéresser. Voici un cliché de la grande salle de lecture. (Photo officielle australienne)



LIVRES POUR LA BROUSSE AFRICAINE

LE mois prochain, au University College d'Ibadan, dans la Nigéria, des éducateurs et des bibliothécaires venus de tous les coins de l'Afrique, se réuniront pour mettre sur pied une expérience destinée à répondre à la question suivante : comment procurer à ceux qui ont appris à lire les livres qu'ils réclament ?

Ce stage d'études, organisé sous les auspices de l'Unesco, soulignera la nécessité d'étendre les services des bibliothèques publiques aux régions rurales de l'Afrique, selon un système régional ou national. Il traitera de problèmes tels que le développement des bibliothèques mobiles dans l'intérieur des terres, l'utilisation de films et autres instruments audio-visuels dans les campagnes d'éducation des masses, et les mesures à prendre pour la formation professionnelle d'un plus grand nombre de bibliothécaires.

Les problèmes de l'Afrique occidentale britannique, exposés dans l'article ci-dessous, sont communs à de nombreux territoires africains où le développement des bibliothèques a suivi un processus traditionnel, c'est-à-dire : création de salles de lecture sur l'initiative d'organismes privés ou semi-officiels, se transformant progressivement en un système de bibliothèques placé sous gestion gouvernementale.



En dépit de la grave pénurie de livres qui sévissait en 1940 et au cours des années suivantes, des bibliothèques furent créées à cette époque dans les quatre capitales de l'Afrique Occidentale britannique par les soins des représentants du British Council. Des bibliothécaires d'origine européenne furent envoyés en Côte de l'Or et dans la Nigéria, et des Africains, formés au collège d'Achimota, furent chargés de leur servir d'adjoints, et, éventuellement, de les remplacer.

Dix ans plus tard, ces services avaient pris un grand essor. Ils fonctionnent aujourd'hui grâce à une subvention du gouvernement de la Côte de l'Or et gardent une autonomie d'action vis-à-vis du British Council.

Il apparut bien vite que le problème le plus délicat, dans cette vaste région insuffisamment développée, est celui du choix des ouvrages. On y manque en effet de publications répondant aux besoins de la population. Bien que les usagers soient adultes et demandent souvent des livres traitant de sujets complexes, il faut que le style de ces ouvrages soit assez simple pour être facilement compris. Il existe peu de publications rédigées dans les idiomes indigènes, de sorte qu'il est indispensable de connaître l'anglais, langue étrangère à la majeure partie de la population, afin d'utiliser aisément les services de la bibliothèque.

Les caisses sont des casiers à livres

POUR le lecteur, la question du choix à faire parmi les livres disponibles est également importante. Problème facilement résolu par les usagers qui se rendent eux-mêmes à la bibliothèque, car le personnel est toujours là pour les aider de ses conseils.

Les usagers habitant l'intérieur de ce vaste territoire éprouvent des difficultés plus grandes. Pour les résoudre, on a mis au point deux méthodes. L'une consiste en un service de colis de livres à l'usage des écoles, des universités, des centres sociaux, des mines et des hôpitaux ; de robustes caisses de bois, mesurant soixante centimètres sur soixante, et vingt centimètres de profondeur, sont fabriquées sur place. Elles sont garnies de rayons à l'intérieur, de sorte que, posées par terre, elles peuvent faire office de petits casiers à livres contenant chacun cinquante volumes environ. A ce jour, près de dix mille volumes ont été mis en circulation grâce à ce service.

La deuxième méthode consiste en un service de bibliobus. Une carrosserie spéciale a été construite sur châssis de trois tonnes, les rayons se trouvant à l'extérieur de sorte que, lorsque le camion est complètement ouvert, vingt personnes ou même davantage peuvent se presser autour du « bus » et faire leur choix. Le bibliobus transporte environ mille volumes. Une bâche en toile servant de protection supplémentaire contre la pluie peut recouvrir les casiers. Ainsi peut-on faire circuler dans le pays des publications choisies dans les collections de la bibliothèque.

Contact personnel avec les maîtres

La bibliothécaire prend place dans le « bus » aussi souvent que possible. Elle peut ainsi guider dans leur choix des lecteurs qui, en faisant personnellement sa connaissance, ont le sentiment d'un contact plus étroit avec la bibliothèque, et se décident plus volontiers à demander des conseils. On aide aussi ceux qui désirent constituer des bibliothèques scolaires, lutter contre les dommages causés aux livres par les insectes, ou acquérir quelques notions élémentaires concernant le fonctionnement des services.

La bibliothèque bénéficie également au personnel enseignant. Des livres portant sur les méthodes pédagogiques et les sujets connexes leur sont envoyés gratuitement sur justification de leur titre. Ce service a commencé à fonctionner au moment où la bibliothèque fut prise en charge par le département de l'Education. Un contact personnel est établi aussi souvent que possible avec les maîtres, et chaque fois que le camion part en tournée, les écoles sont invitées à envoyer des groupes pour lui rendre visite.

Des projets sont à l'étude en vue de la construction de bibliothèques régionales dans diverses régions de la Côte de l'Or. Au fur et à mesure de leur mise en service, un ou plusieurs bibliobus seront rattachés à chacune d'elles ; ce qui permettra de décentraliser le service des colis de livres, et de rendre plus fréquentes les visites aux districts environnants. Au début, chaque bibliothèque régionale sera dirigée par un Européen, mais on espère qu'au bout d'un an, l'un des membres du personnel africain sera capable de la prendre en charge.

(PHOTO COPYRIGHT COURONNE BRITANNIQUE)



Trois jeunes bibliothécaires de la Côte de l'Or contemplant fièrement leur diplôme.



Le centre communautaire d'Accra, Côte de l'Or, offre des livres, des distractions et des cours.



Aux points importants des villages de l'A.O., les habitants peuvent s'exercer à la lecture.

ON A ABATTU LES MURS



La salle de contrôle de la station de radio de la Bibliothèque de Louisville. Pendant quatorze heures par jour cet émetteur offre de la bonne musique, des versions abrégées de livres et de pièces de théâtre et différents autres programmes destinés à distraire et à instruire.

UNE ménagère de Louisville, dans le Kentucky, après avoir terminé ses courses de l'après-midi, se hâte vers l'extraordinaire bibliothèque publique de la ville. Une fois entrée, elle dépose ses paquets dans une corbeille métallique montée sur roues, qu'elle pousse jusqu'au bureau des prêts, où elle déclare : « Je voudrais un tableau encadré pour mon living-room. »

On lui dit que le choix est réduit, la plupart des cent originaux et reproductions que comprend la galerie d'art de la bibliothèque étant déjà prêtés. Elle découvre cependant une aquarelle d'un artiste du Kentucky qu'elle juge précisément être ce qu'il lui faut pour accrocher au mur. Un bibliothécaire timbre sa carte : le tableau lui est prêté gratuitement pour un mois.

Elle exprime ensuite le souhait d'entendre du Beethoven. A l'aide d'un casque, elle écoute des passages d'une douzaine de disques, en emprunte cinq pour une semaine — toujours grâce à sa carte de la bibliothèque. Au rayon des livres, elle choisit un roman facile à lire et un gros volume sur les relations raciales — un des sujets les plus demandés à Louisville — puis elle descend rapidement les marches menant à une salle obscure où une vingtaine d'autres contribuables assistent à un spectacle de télévision — autre agrément qu'offre gratuitement la bibliothèque. En passant, elle glisse une pièce de cinq cents dans un appareil automatique et obtient ainsi une boisson non alcoolisée, qu'elle déguste tout en se reposant et en regardant l'écran.

Elle ne s'attarde pas, d'ailleurs. Il est près de cinq heures et il lui faut rentrer. Une fois chez elle, tout comme des milliers d'autres habitants de Louisville, elle prend à son poste de radio la station WFPL, pour entendre d'abord la « Chicago Round Table » (une tribune libre d'intérêt général), puis une demi-heure de chansons populaires mexicaines, et enfin, une autre demi-heure de Brahms. Cette station radiophonique, dont les studios sont situés au sous-sol du bâtiment principal de la bibliothèque publique, est munie d'un émetteur de 250 watts et appartient aux contribuables de Louisville. Elle sert tant à les divertir qu'à contribuer à leur développement culturel.

Les écoles publiques lui apportent également leur concours, aussi cette station est-elle un des instruments d'éducation les plus souples et les plus variés dont dispose la ville. Quatorze heures par jour, elle diffuse de la bonne musique, des discours intéressants, des discussions, des versions abrégées de pièces de théâtre et de livres récents, ainsi que les enregistrements des meilleures émissions des autres réseaux radiophoniques — après avoir obtenu, chaque fois, l'autorisation du réseau intéressé.

Elle transmet, en outre, chaque semaine, des centaines d'autres programmes, grâce à un vaste

Par Karl Detzer

réseau de lignes téléphoniques qui couvre la ville entière et qu'elle loue pour la circonstance. Ces lignes relient la bibliothèque à toutes les écoles secondaires de Louisville, du premier et du deuxième degré, aux écoles paroissiales qui en expriment le désir, à l'université municipale, à l'école pour les aveugles, aux salles réservées aux enfants dans les hôpitaux, à la clinique psychopathique de la ville et à toutes les bibliothèques annexes. Au total trente-cinq « abonnés » qui peuvent obtenir, sur simple demande, n'importe quel programme à n'importe quelle heure du jour.

La collection d'enregistrements de la bibliothèque, bien qu'elle date de moins de cinq ans, compte aujourd'hui des milliers de disques et d'enregistrements sur fil ou sur bande, y compris des opéras, des chansons populaires, des symphonies, des leçons de langues, de la poésie, des pièces de théâtre de Broadway et des enregistrements de tous les programmes importants de radiodiffusion. En effet, la station capte ces différentes émissions, les enregistre sur bande et les conserve dans ses cartons.

Il suffit aux professeurs de faire appel à la bibliothèque pour pouvoir présenter dans leur classe de passionnants programmes radiophoniques sur tous les sujets qu'étudient les élèves. Assis à leur pupitre, les enfants font des explorations avec Marco Polo, chevauchent sur la piste de l'Oregon, galopent avec Paul Revere, chassent les oiseaux avec Audubon, ou descendent le Mississippi avec Huckleberry Finn. Ils entendent Lionel Barrymore, Charles Laughton, Orson Welles et d'autres acteurs célèbres leur lire des chefs-d'œuvre de prose et de poésie. Ils écoutent aussi la voix authentique de Jane Addams, d'Amélia Earhart, de Woodrow Wilson, de Marconi, d'Edison et de nombreux autres grands personnages.

La bibliothèque possède (aussi) des livres

LES écoles, les clubs ou même les simples citoyens peuvent emprunter un des 550 films de l'importante collection de la bibliothèque. L'été dernier, un épicier du voisinage, en butte aux tracasseries de gamins désœuvrés, emprunta un film à la bibliothèque et installa sur un terrain vague, proche de son magasin, un écran et un pick-up. Chaque soir, au lieu de vagabonder dans les rues, une centaine d'enfants, assis par terre, assistèrent gratuitement à une excellente séance de cinéma.

En trois ans, trois mille adultes se sont inscrits dans les « universités de quartier » de la bibliothèque, où, quatre fois par semaine, ils suivent des cours du soir dans quatre bibliothèques

annexes. Des professeurs de l'Université municipale y font des cours sur toute une série de sujets allant de la critique musicale aux sciences naturelles. L'enseignement est gratuit, sauf pour les élèves qui désirent sanctionner leurs études par des diplômes.

Naturellement, la bibliothèque possède aussi des livres — un million et demi de livres. En deux ans, malgré la concurrence de la télévision — le nombre des prêts a augmenté de 40 % — passant de 1.200.000 à 1.760.000 volumes par an. Le « transaction cost » (prix de revient de la location d'un livre, d'un film, d'un tableau ou d'un enregistrement) est légèrement inférieur à dix cents, alors qu'il est en moyenne de vingt-cinq cents dans l'ensemble du pays. Louisville a atteint ce résultat en modernisant son système de gestion et ses méthodes de travail. Pendant ces deux années, le prix de revient de tous les services spéciaux de la bibliothèque — y compris les émissions de radio, les traitements et salaires, l'achat de films et de disques ainsi que la location des lignes téléphoniques — s'est élevé à 47.541 dollars, soit environ douze cents pour chacun des 386.000 habitants de la ville.

A l'origine du système qui consiste à mettre la bibliothèque à la disposition de ceux qui contribuent à son financement, se trouvent deux fonctionnaires énergiques, âgés de moins de 50 ans, que la plupart de leurs concitoyens connaissent sous le nom de « Skip » et de « Charlie ». Skip est M. Clarence Reginald Graham, directeur de la bibliothèque publique. Selon son humeur, il peut prendre le ton d'un professeur de philosophie, celui d'un prédicateur ou celui d'un charretier en colère. Charlie est M. le maire, Charles F. Farnsley, grand et blond, toujours parfaitement à son aise, qu'il s'agisse de tenir sa partie dans une bagarre, de s'occuper du ramassage des ordures ou de discuter sur la civilisation chinoise. Tous deux sont des enfants du pays. C'est Farnsley qui a pris l'initiative de tout cela et c'est Graham qui applique ses idées.

La bibliothèque a connu une vie mouvementée. Il y a plus de soixante-quinze ans, un groupe d'habitants de Louisville décidèrent qu'il fallait doter leur ville d'une bibliothèque gratuite. Ils achetèrent un certain nombre d'ouvrages, les prêtèrent gratuitement, trouvant les ressources financières nécessaires grâce à une loterie. En fin de compte, ils achetèrent tout un pâté d'immeubles dans le centre commercial de la ville. La bibliothèque y était encore installée il y a quarante-cinq ans. Andrew Carnegie lui fit alors don de l'édifice qu'elle occupe aujourd'hui et les anciens bâtiments furent loués à un grand magasin, le prix de la location servant à couvrir une part importante des dépenses annuelles. La bibliothèque n'appartient toujours pas à la muni-



L'orchestre de Louisville dans « Introduction à la Musique », série de conférences-concerts proposée régulièrement par la Bibliothèque Publique de la ville.



A l'hôpital des enfants, les malades suivent la projection de films fournis par la Bibliothèque. (Photos copyright « Courrier-Journal et Louisville Times ».)

cipalité ; elle est dirigée par un conseil d'administration, désigné par le maire et le conseil municipal.

«Skip, voici de l'argent Ouvrez la porte au public»

Il y a environ 25 ans, la ville de Louisville bâtit un pont sur l'Ohio, au moyen d'une émission d'obligations garanties par le produit d'un droit de péage. Aux termes d'une loi adoptée à cette époque, le maire pouvait affecter comme bon lui semblait toutes sommes perçues en vertu de ce droit de péage, demeurées en excédent une fois les obligations amorties. Or, il y a cinq ans, lorsque la dernière obligation fut remboursée, il restait en caisse un excédent de 50.000 dollars. Farnsley, qui était alors maire, entra à l'improviste dans le bureau du bibliothécaire et déposa sur la table un chèque de 50.000 dollars en disant : « Skip, voici de l'argent. Abattez les murs de la bibliothèque. Ouvrez-en les portes au public ». Ce programme fut exécuté.

Ce n'était pas la première fois que la bibliothé-

que rompait avec les traditions. Elle était déjà gratuite pour les Blancs. Une fois devenu maire, Farnsley, d'accord avec les membres du conseil d'administration, décida sur l'heure de supprimer la pancarte « Pour les Blancs seulement ». Il y eut bien quelques protestations, mais aujourd'hui Blancs et Noirs se partagent sur un pied d'égalité l'usage de la bibliothèque.

L'émetteur de radio n'a coûté que 5.000 dollars à la ville. Or c'est une des stations mondiales qui déploient la plus grande activité. En effet, outre les programmes diffusés sur les ondes, elle émet jusqu'à douze programmes à la fois sur les lignes téléphoniques en location. Comme les ressources de la station sont réduites, un petit nombre seulement d'employés font fonctionner cet ensemble complexe. A certaines heures, une seule personne — qui est à la fois opérateur, speaker, ingénieur et qui, par surcroît, est une jeune fille — jongle littéralement avec les douze programmes.

Mais WFPL offre à ses auditeurs tout ce qu'ils désirent — qu'il s'agisse d'une causerie sur l'horticulture ou d'un concert symphonique. L'auditeur-propriétaire est assuré de pouvoir tourner le bou-

ton de son poste sans être assailli par des airs de jazz, des émissions médiocres ou de la publicité commerciale. Sur les lignes téléphoniques louées, une musique spécialement choisie par les médecins pour ses effets légitimes est diffusée pendant douze heures sur vingt-quatre à l'intention de la clinique psychiatrique de la ville.

«Essayez de mettre cela dans votre portefeuille»

DANS les écoles, les professeurs organisent leurs cours en fonction des programmes de radio. C'est ainsi que lorsqu'une classe d'histoire porte sur la guerre civile américaine, le professeur partage l'heure de sa leçon entre les manuels scolaires et la radio. Les élèves entendent une biographie romancée de John Brown, faisant ressortir les tensions qui sont à l'origine de la guerre. Ils entendent Henry Fonda dans le rôle du « jeune M. Lincoln », et Raymond Massey dans le « Lincoln en Illinois », de Sherwood.

Quel que soit le sujet étudié — le sacre de Charlemagne, la découverte du pétrole au Texas ou bien une séance historique à l'Organisation des Nations Unies — il se trouve à la bibliothèque, prêt à revivre dans la classe.

L'introduction de la télévision dans les bibliothèques avait d'abord provoqué dans les milieux cultivés de Louisville une certaine réprobation. Or, les statistiques prouvent qu'après cette réforme le nombre des livres empruntés a augmenté dans chacune des bibliothèques annexes. Rien n'est plus facile, en effet, que de s'arrêter au bureau de prêt après avoir assisté à une représentation gratuite, de choisir un livre et de le rapporter chez soi. Comme un éducateur local critiquait la valeur culturelle moyenne des programmes de télévision, le maire répliqua aussitôt : « Je préfère que les gens aillent à la bibliothèque annexe la plus proche pour assister à un spectacle télévisé plutôt qu'au bar du coin. Les femmes peuvent amener leurs enfants, apporter leur tricot, et se distraire sans avoir à prendre une consommation ».

Farnsley soutient Graham dans les efforts qu'il déploie pour qu'un nombre toujours plus grand de personnes profite des services de la bibliothèque ; souvent même il stimule son activité. C'est lui qui réussit à convaincre la Ligue artistique locale d'offrir à la bibliothèque ses belles collections pour que les pièces en soient prêtées aux habitants de Louisville. Cette initiative fut accueillie très fraîchement par les antiquaires, mais ils se rendirent bien vite compte que finalement elle leur procurait des bénéfices substantiels. En effet, quand un habitant de la ville, après avoir gardé un tableau chez lui pendant un mois, ne veut plus s'en séparer, M. Graham le met en rapport avec un marchand de la localité et lui fait obtenir des facilités de paiement.

Récemment, faisant irruption dans le bureau du bibliothécaire, M. Farnsley brandit sa carte en déclarant avec un air de défi : « Skip, essayez donc de mettre cela dans votre portefeuille ! Vous voyez, c'est impossible. Evidemment, la carte tient dans un sac de femme, mais est-ce que vous ne voulez pas que les hommes, eux aussi, vous empruntent des livres ? ». Graham lui donna raison et dorénavant, les dimensions de la carte de la bibliothèque de Louisville permettent de la glisser dans un portefeuille.

Ainsi, grâce à leurs initiatives, petites ou grandes, le bibliothécaire et le maire ont « abattu les murs » et mis à la disposition des habitants de Louisville les livres, la musique, l'art, l'éducation. Graham qui était, il y a plusieurs années, président de l'« American Library Association », a défini son programme dans un message adressé à cette organisation : « Le bibliothécaire ne doit pas seulement être un érudit et un éducateur ; il doit aussi savoir faire une adroite propagande en faveur de sa bibliothèque et des ressources qu'elle offre. Il doit mettre en valeur sa marchandise avec toute l'habileté d'un colporteur ».

Peut-être ces principes sont-ils hérésie pure pour certains milieux de bibliothécaires ; mais à Louisville, ils font merveille.

Cet article est copyright. Il est reproduit avec la gracieuse autorisation du Saturday Review, U.S.A.

Des paniers métalliques roulants sont placés à la disposition des abonnés pour faciliter le transport des livres, disques, revues, brochures et tableaux prêtés à domicile par la Bibliothèque de Louisville.





Les petits aveugles

BIBL

Le bâtiment principal de la Bibliothèque pour Enfants de Sao Paulo, la plus moderne de l'Amérique latine, est une magnifique construction de pur style XX^e siècle. ❶. Elle comporte une terrasse ombragée pour la lecture, un cinéma, un hall de conférences, une salle de livres de références et de prêt, une cantine et différentes sections où les enfants peuvent peindre, sculpter, modeler, écouter des disques, danser et jouer à des jeux divers. Elle possède également une salle où sont rassemblées des collections de timbres-poste et de monnaies, une section où garçons et filles aveugles trouvent 400 livres en braille et un théâtre pour enfants. ❷. contenant 700 places et bâti à côté de la bibliothèque. Il a été inauguré en septembre dernier. Les enfants participent à nombre de spectacles de théâtre et de marionnettes qui y sont donnés. Cinq nouvelles bibliothèques annexes, sur un total de vingt projetées, ont récemment été construites dans des quartiers ouvriers de Sao Paulo. Celle de Santo Amaro. ❸. fut inaugurée en février dernier.



Tous les mer...
rempli d'en...
tre de Sao-I...
petite rue -
dans un des quarti...
numéro 485, il s'ar...
derne de deux étag...
Une cinquantaine c...
dement et pénétren...
appelé « O Parais...
Enfants »).

Le Paradis des E...
respecter son titre...
spécialement consa...
des plus remarqua...
bliothèques pour er...
peut-être dans tout...
bliblioteca Infantil de...
ment par son archi...
méthodes modernes...
bilités de développ...
enfants, aveugles c...

Aujourd'hui, les...
que principale peuv...
fonds, écouter de...
peindre, apprendre...
publier leur propre...
senter leurs pièces...
dernier spécialement

Cinq bibliothèque...
similaires, ont été...
années dans d'autr...
des quartiers ouvri...
projetent d'organis...
ques pour enfants,
tres bibliothèques...
dans diverses parti...
vement s'étend à to...

C'est beaucoup gr...
caroli, directrice d...
Enfants de la ville...
de cette croisade...
consacre à la créat...
thèques pour enfan...
curent des livres, n...
merveilles que les...
apprennent les pla...
ment exprimer leur

Un bibliothécaire...
visité la *Biblioteca I*...
« Ce qui m'a le pl...
considérer la bibliot...
institution officielle...
tous les rayons et a...
jeux (échecs, cartes

« Deux fois par s...
desquelles d'émine...
enfants eux-mêmes



Les aveugles disposent de 400 ouvrages en braille.



Dans les bibliothèques pour enfants de Sao Paulo il n'est pas rare de voir exécuter une danse brésilienne typique.

BIBLIOTECA INFANTIL : PARADIS DES ENFANTS DE SAO PAULO

par S.-M. Koffler

Le mercredi et vendredi matin, un autocar rempli d'enfants bruyants roule à travers le centre de Sao-Paulo, au Brésil, et se dirige vers une rue — la rua General Jardim — située dans les quartiers les plus peuplés de la ville. Au moment où il s'arrête devant un immeuble ultra-moderne à dix étages, entouré de jardins magnifiques, les enfants d'aveugles et de parents d'aveugles descendent rapidement avec impatience dans ce que l'on appelle le « Paraiso da Gurilandia » (le Paradis des

Enfants — ou *Biblioteca Infantil*, pour son titre officiel — n'est pas une institution consacrée aux aveugles ; c'est le Q. G. d'un remarquable mouvement en faveur des enfants d'aveugles qui aient été créés au Brésil et dans toute l'Amérique latine. En effet, la *Biblioteca Infantil* de Sao-Paulo se distingue non seulement par son architecture originale mais aussi par ses méthodes et hardies, par la variété des possibilités intellectuelles qu'elle offre aux enfants d'aveugles ou non.

Aujourd'hui, les 35.000 enfants inscrits à la bibliothèque peuvent choisir entre les 30.000 livres du fonds de la musique populaire ou classique, apprendre l'art de manier les marionnettes, lire leur propre journal, partir en excursion, représenter des pièces dans un grand théâtre construit spécialement pour les enfants.

Les bibliothèques annexes, régies selon des principes qui ont été édifiées au cours des deux dernières années dans d'autres quartiers de la ville — tous dans des immeubles ouvriers — et les autorités municipales ont organisé une « chaîne » de vingt bibliothèques pour enfants, dotées de terrasses de lecture. D'autres bibliothèques pour enfants ont été ou sont bâties dans les parties de l'Etat de Sao-Paulo, et le mouvement s'étend à tout le pays.

Merci grâce à l'activité de Dona Lenira Fracalossi, directrice du Service des Bibliothèques pour enfants de la ville de Sao-Paulo, qu'est dû le succès de ce mouvement. Depuis vingt ans, Dona Lenira se consacre à la création et au développement de bibliothèques pour enfants, institutions où les enfants se promènent, mais aussi centres sociaux, pays des enfants où les petits parcourent avec joie, où ils trouvent les plaisirs de la lecture et peuvent librement développer leur personnalité en pratiquant les arts. Le directeur néo-zélandais, qui a récemment visité la *Biblioteca Infantil* de la rua Jardim, a déclaré : « Le plus frappé, c'est de voir les enfants d'aveugles utiliser la bibliothèque comme un foyer plutôt qu'une institution. Non seulement ils ont libre accès à la bibliothèque et au catalogue, mais on leur fournit des cartes, etc. »

Chaque semaine ont lieu des séances au cours desquelles des écrivains célèbres et les enfants célèbres racontent des « his- (Suite page 11.)



Quel livre pourrais-je bien emporter ? La réponse n'est pas aisée à trouver car la bibliothèque possède plus de 30.000 volumes.

BABAR ET PINOCCHIO

PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES

QUELQUES-UNES des plus anciennes bibliothèques publiques du monde comptent aujourd'hui à leur actif plus d'un siècle de services rendus à la communauté. Par contre, il y a une cinquantaine d'années à peine que l'on a reconnu l'utilité des bibliothèques d'enfants — tant sur le plan national qu'international — et que l'on a créé, dans le cadre des bibliothèques déjà existantes, des salles spéciales réservées aux jeunes lecteurs.

A cet égard, les bibliothèques des Etats-Unis ont joué un rôle prépondérant, offrant aux autres pays un exemple encourageant à suivre. L'effet produit par les bibliothèques d'enfants américaines sur un écrivain danois qui visita, en 1911, celle de New-York, suffit à montrer avec quel intérêt cette nouveauté fut accueillie à l'étranger : « Rien de ce que j'ai vu en Amérique ne m'a autant étonné que ces bibliothèques pour enfants. Elles m'ont non seulement surpris mais ravi... J'aurais aimé passer un long moment dans cette belle salle, à lire en compagnie d'enfants. C'est-à-dire redevenir moi-même un enfant — un enfant jouissant de libertés nouvelles. »

Aujourd'hui, personne ne discute plus l'utilité des bibliothèques pour enfants, qui sont devenues partie intégrante du système général des bibliothèques, et leur développement a suivi la même courbe que celle des services annexes des bibliothèques des villes de nombreux pays.

En Europe, c'est la Bibliothèque pour Enfants de Stockholm qui correspondait le mieux à la conception américaine au moment où elle fut créée par le Dr. Walfrid Palmgren, en 1911, après que celui-ci eut visité plusieurs bibliothèques des U.S.A.

Livres du monde entier

A PARIS et à Bruxelles, des bibliothèques pour enfants furent intitulées « L'Heure Joyeuse ». A Londres, en 1920, c'est l'ancienne maison de Charles Dickens qui abrita la première bibliothèque de ce genre. Une équipe de garçons et de filles l'administra sous la direction d'un jeune clergyman américain qui avait compris les possibilités uniques qu'offrait cette maison.

Des bâtiments, exclusivement réservés à l'usage de très jeunes lecteurs sont, toutefois, encore rares. Parmi ceux existants, il faut citer celui qui abrite la Bibliothèque internationale de la Jeunesse, à Munich, dont le but est de « promouvoir une compréhension sincère entre les jeunes générations du monde, grâce aux livres pour la jeunesse ».

La bibliothèque pourrait fort bien adopter pour devise l'idée exprimée par Jean Cocteau : tous les adultes devraient garder dans leur cœur un peu de leur jeunesse ; autrement, il leur sera impossible de comprendre leurs propres enfants. A ceci, la bibliothèque de Munich ajoute : « C'est à la condition que les enfants du monde se comprennent les uns les autres que nous pourrions voir un jour le monde uni et pacifié. »

L'initiative de la création de la Bibliothèque de Munich revient à Mrs Jella Lepmann, qui avait organisé, en 1946-47, une exposition internationale du Livre d'Enfants. A cette occasion, des milliers d'Allemands avaient manifesté pour ces livres un vif intérêt et avaient convaincu Mrs Lepmann de la nécessité de constituer un ensemble permanent des meilleurs « livres pour la jeunesse » du monde entier.

Aujourd'hui, cette collection est installée dans un immeuble de la Kaulbachstrasse, à Munich, réparé et offert par le gouvernement bava-

rois. Depuis 1949, date de la création de la bibliothèque, le nombre de ses livres est passé de 8.000 (représentant 23 pays) à 18.000, dons d'éditeurs, d'organisations officielles, de bibliothèques, d'écoles et de personnes privées de 35 pays.

Quels sont les objectifs de la Bibliothèque de Munich ? En premier lieu, elle sert de lien entre les bibliothèques, les écoles et les enfants de toutes les parties du monde d'une part, les enfants, écoles, bibliothèques, éditeurs et écrivains d'Allemagne d'autre part.

Peintures d'enfants, langage international

A U cours de sa première année d'existence, elle reçut la visite d'élèves de 40 écoles, non seulement des Allemands mais aussi des Anglais, des Français, des Italiens, des Scandinaves et des enfants de camps de « personnes déplacées ». Ces petits réfugiés manifestaient une joie intense chaque fois qu'ils trouvaient sur les rayons, des livres écrits dans leur langue natale.

L'étude des langues vivantes étant très poussée dans les écoles allemandes, de nombreux élèves lisent des livres anglais ou français dès l'âge de treize ans ; aussi la bibliothèque peut-elle organiser des groupes de travail à l'aide des ouvrages qu'elle possède... Ferdinand le Taureau, Pinocchio, Nils Holgerson et l'Eléphant Babar deviennent à Munich des professeurs de langues étrangères. Plus encore : les enfants apprennent non seulement la langue mais un peu de la mentalité des différents pays, leur manière de vivre et de penser.

La bibliothèque accorde une place importante aux peintures d'enfants, qui parlent un langage international. L'inauguration de la bibliothèque a coïncidé avec une exposition internationale montrant les œuvres d'enfants de vingt-quatre pays, exposition qui fut ensuite organisée dans de nombreuses autres villes allemandes et européennes. Depuis, des écoles organisent régulièrement à la bibliothèque des expositions de peintures d'enfants, et un groupe très actif d'enfants peintres y a été mis sur pied.

La bibliothèque assure une tâche extrêmement utile en dressant la liste des meilleurs livres pour les enfants et la jeunesse, publiés dans le monde entier.

Munich, centre de ralliement

POUR mener cette tâche à bien, elle travaille avec des éditeurs, des écrivains et surtout avec les éducateurs de la nouvelle génération. Des experts dans ce domaine — 250 personnes représentant 9 pays — se sont réunis à la bibliothèque, en 1951, pour examiner comment la compréhension internationale pouvait améliorer les livres pour enfants. A la suite des travaux de cette conférence, un comité international permanent a été formé.

A l'aide des bourses d'études et des subventions qui seront — on l'espère — offertes par les associations de bibliothécaires, d'excellentes possibilités d'échange se présenteront aux écoliers. En 1951, pour la première fois depuis sa création, des bibliothécaires étrangers venus de Suède, d'Angleterre et de Suisse, vinrent travailler à la bibliothèque de Munich. Leur collaboration permit de compléter les collections et donna aux bibliothécaires étrangers l'occasion d'étudier les méthodes employées à Munich et d'examiner si elles pouvaient être appliquées dans leurs propres pays, ce qui souligne l'utilité de la Bibliothèque internationale de la Jeunesse en tant qu'exemple pour la création de centres similaires.



« Blanche-Neige et les Sept Nains », joué avec ardeur par des enfants sur la scène du théâtre de la **Biblioteca Infantil** de São Paulo.



L'heure des « histoires » tombe deux fois par semaine. D'éminents écrivains ainsi que les enfants eux-mêmes y participent activement.



Les jeunes de la Bibliothèque pour Enfants sont devenus experts dans l'art de manier comme de confectionner marionnettes et guignols.

JOIES DE LA LECTURE PLAISIRS DES JEUX

(Suite de la page 9.) toires ». Il y a, toutes les semaines, des projections de films, des séances littéraires et musicales, des visites d'usines et d'autres endroits intéressants. Dans des classeurs, les enfants trouvent l'histoire, la géographie, les arts et les sciences racontés en images. Ils peuvent contempler des collections de monnaies et de timbres-poste. »

« Parmi les jeunes usagers de la bibliothèque, se rencontrent toutes les races, toutes les nationalités : Noirs, Mulâtres, Japonais, Italiens, Anglais, Américains, Allemands, Français, etc. Aussi, la bibliothèque possède-t-elle sur ses rayons non seulement des ouvrages en portugais, mais aussi en français, en allemand, en anglais et en espagnol. »

Dans un pays comme le Brésil, où l'instruction est une lutte dans laquelle le gouvernement est engagé depuis des années, Dona Lenira voit dans la bibliothèque pour enfants une des meilleures solutions au problème, car elle constitue un moyen d'intéresser les petits au côté plaisant comme au côté utile de la lecture et du développement culturel en général.

Les héros de "La Ferme du Pivert"

L'INITIATIVE prise par Dona Lenira a été inspirée par une déclaration de Monteiro Lobato, le plus grand écrivain de livres pour enfants du Brésil : « Le Brésil sera débarrassé de tous ses maux le jour où chacune de ses cités possèdera sa bibliothèque pour enfants. Car ces maux ont une cause unique : l'ignorance, l'ignorance des adultes qui jamais, lorsqu'ils furent eux-mêmes des enfants, ne se laissèrent toucher par l'amour de la lecture. »

Depuis qu'elle a entendu Monteiro Lobato prononcer cette phrase, Lenira Fraccaroli l'a répétée maintes et maintes fois dans ses discours et ses écrits, pour convaincre les autorités locales et gouvernementales à aider le mouvement des bibliothèques pour enfants.

Comme de nombreux Brésiliens, Dona Lenira voit en Monteiro Lobato le sommet de la littérature pour enfants de son pays. Les personnages qu'il a rassemblés dans « la Ferme du Pivert jaune » ont, depuis des années, charmé des millions d'enfants brésiliens. Ses œuvres charmeraient sans doute des millions d'autres enfants, à l'étranger, si elles étaient traduites. Malheureusement, son nom est presque inconnu au-delà des frontières.

Malgré tout, Dona Fraccaroli est persuadée qu'un jour les héros de « la Ferme du Pivert » seront connus et aimés des enfants de tous les pays et qu'« il sera considéré comme un des grands, sinon le plus grand auteur de livres pour enfants du monde. »

Le Congrès des Enfants Ecrivains

QUOIQUE le Brésil puisse se flatter de compter plusieurs autres excellents auteurs de livres pour enfants, le besoin d'un nombre plus grand encore d'ouvrages de ce genre se fait sentir, comme l'a souligné le stage d'études organisé par l'Unesco à Sao-Paulo, en 1951, sur le développement des bibliothèques publiques en Amérique latine.

Au cours de cette conférence, un groupe de spécialistes dirigé par Lenira Fraccaroli se consacra à la question des bibliothèques pour enfants. Examinant la production de livres dans les républiques de l'Amérique latine, ce groupe arriva à la conclusion que, dans presque tous ces pays, peu de chose avait été réalisé à cet égard. Le Brésil, l'Argentine et le Mexique sont en

tête pour la production des livres pour enfants, mais un effort plus grand encore est nécessaire. Le stage d'études fit appel à la coopération des écrivains, des éditeurs, des bibliothécaires, des enseignants, des dessinateurs et des organisations de vente de livres, « pour augmenter et améliorer la production d'ouvrages et de magazines pour enfants et adolescents ».

Depuis, Lenira Fraccaroli et nombre de ses collègues de Rio-de-Janeiro, de Bahia, de Pernambouc et d'autres régions du Brésil, luttent pour faire aboutir un programme en quatre points : plus d'écrivains pour enfants, plus de livres pour enfants, plus de bibliothèques pour enfants et plus de cours de formation par leurs bibliothécaires.

En juillet dernier, sous les auspices de la jeune rédaction du journal de la *Biblioteca Infantil*, « A Voz da Infancia » (La Voix de la Jeunesse), Dona Lenira organisa un Congrès des Enfants Ecrivains auquel participèrent vingt auteurs — quelques-uns comptant parmi les plus éminents dans leur domaine — et 150 enfants écrivains de différentes régions du Brésil. La discussion porta sur les meilleurs moyens d'améliorer les livres pour enfants, d'éliminer les publications néfastes, d'augmenter le tirage des livres et des revues, et d'obtenir une aide gouvernementale et locale accrue par la création de bibliothèques d'enfants dans toutes les villes du Brésil.

Une bibliothèque pour enfants dans chacune des villes du Brésil ? C'est sans doute un objectif bien lointain, mais la *Biblioteca Infantil* montre le chemin à suivre pour l'atteindre. A Bahia, dans le nord, une bibliothèque pour enfants intitulé « Monteiro Lobato », et organisée selon les mêmes principes que celle de la rua General Jardim, a récemment été inaugurée après qu'un bibliothécaire de Bahia eut étudié pendant deux mois les méthodes employées à Sao-Paulo. La construction, à Bahia, d'autres bibliothèques pour enfants est à l'étude.

A Rio-de-Janeiro, où les bibliothèques publiques ne prévoient, jusque tout récemment, qu'une seule pièce réservée aux enfants, la



Une dernière retouche à un chef-d'œuvre de la main gauche. Les enfants ont toute liberté d'exprimer leurs « conceptions artistiques » ; en outre, ils peuvent suivre des cours sur l'histoire de l'art, organisés régulièrement dans les bibliothèques.

Chambre des députés examine un projet de création de dix bibliothèques pour enfants, chacune devant être installée dans un bâtiment séparé. A Santos — la ville du café — on termine la construction de deux édifices ultra-modernes comportant des terrasses de lecture extérieures, des installations artisanales et artistiques, un cinéma et un théâtre pour enfants.

En ce qui concerne la formation des bibliothécaires, des cours spéciaux ont été mis sur pied dans plusieurs villes du pays, et il est question d'inclure cet enseignement dans les programmes d'écoles normales dans le but de stimu-

ler la création de bibliothèques d'enfants un peu partout au Brésil.

Tout montre que la *Biblioteca Infantil* de Sao-Paulo a réellement réalisé quelque chose de nouveau et de constructif. Avec ses centres de jeux, où les enfants s'ébattent avec joie, ses installations diverses, où les livres côtoient les métiers et les arts, avec ses cinq bibliothèques annexes et ses deux théâtres pour enfants déjà en activité, avec ses vingt nouvelles bibliothèques en projet ou en construction, la *Biblioteca Infantil* de Sao-Paulo constitue un excellent exemple, tant pour le Brésil que pour de nombreux pays

En juillet 1952, la Bibliothèque organisa un congrès des jeunes écrivains brésiliens. Les juvéniles auteurs y discutèrent la nécessité de créer de nouvelles bibliothèques pour enfants et d'améliorer la qualité des livres pour la jeunesse.



"Je regrette, Puccini est en mains"

par A.-J. Branston

LES Anglais, qui aiment la musique sans pouvoir s'offrir une discothèque ni aller souvent au concert, ont contracté une dette de reconnaissance envers un obscur fonctionnaire de la bibliothèque publique de Walthamstow, dans les faubourgs de Londres.

C'est lui qui, le premier, eut l'idée de créer, dans les bibliothèques publiques, des services de prêt de disques. Cette initiative remporta rapidement un succès extraordinaire; et aujourd'hui, presque toutes les grandes bibliothèques publiques anglaises possèdent leur discothèque.

L'une des premières à en faire bénéficier ses « clients » fut la bibliothèque de la Cité de Westminster, au cœur de Londres. On s'attendait bien à des réactions favorables de la part du public, mais le succès de cette initiative dépassa toutes les prévisions: une semaine seulement après l'inauguration du service on n'arrivait déjà plus à satisfaire les demandes, tous les disques de la collection (5.000) étaient « sortis ».

A l'heure actuelle, la bibliothèque de Westminster possède plus de 11.000 enregistrements et quelque 4.000 personnes viennent y chercher régulièrement des disques. On compte en moyenne cent demandes par jour et certains mélomanes emportent jusqu'à six disques à la fois.

La casse se paie

LES prêts sont offerts gratuitement aux habitants du quartier, sans distinction aucune. On ne pose qu'une condition: l'usager doit résider ou travailler dans l'arrondissement où se trouve la bibliothèque.

Les charges occasionnées par l'installation et le fonctionnement de ces discothèques publiques sont beaucoup moins lourdes qu'on ne l'avait craint tout d'abord. A la bibliothèque de Westminster, par exemple, elles se chiffrent comme suit: achat de 5.000 disques, 2.000 livres sterling (environ deux millions de francs français); boîtes et enveloppes pour les disques, 75 livres (75.000 francs); impression d'un catalogue, 350 livres; remplacement du matériel (par an): disques, 1.650 livres; boîtes, enveloppes, etc., 100 livres. Il faut ajouter à ces chiffres le traitement du personnel (d'ailleurs restreint), qui assure le service de la discothèque.

Il va sans dire que les usagers sont priés de prendre le plus grand soin des disques qui leur sont confiés. Au début, de nombreux bibliothécaires s'attendaient au pire: « On va nous voler des disques », disaient-ils « ou, pour le moins, les rapporter rayés, ébréchés, fêlés. »

Pourtant — si extraordinaire que cela puisse paraître — ces craintes étaient vaines. Sauf pour quelques cas isolés, le public se montre extrêmement soigneux. Bien sûr, il arrive qu'un disque soit endommagé et on demande alors à l'usager de payer une petite amende, calculée en fonction des dégâts. Pour une rayure superficielle, par exemple, l'amende est d'un shilling (50 francs),

Pas de "swing"

LA vogue que ces discothèques connaissent en Angleterre est d'autant plus remarquable qu'il s'agit uniquement de musique classique, à l'exclusion du jazz, du « swing » et de ce que l'on appelle « musique légère ». On y trouve des symphonies, des concertos, de la musique de chambre et de ballet, des airs d'opéra, etc., soit en enregistrements ordinaires (78 tours), soit en microsillons (33 tours).

Les goûts semblent varier selon les régions et les quartiers, mais certains compositeurs recueillent la faveur universelle. Citons parmi ces derniers Mozart (le plus demandé dans certaines bibliothèques), Beethoven, Puccini.

Pour ceux qui ne possèdent ni gramophone, ni pick-up, nombre de discothèques organisent toutes les semaines, parfois tous les mois, des concerts de musique enregistrée. A ces manifestations — entièrement gratuites — se côtoient des gens de toutes classes, jeunes et vieux, animés d'un même amour de la bonne musique.

UNE JOURNÉE A BORD D'UN BIBLIOBUS

par Gladys Skelly



Au temps où j'enseignais dans une école rurale de l'Etat d'Iowa, je m'estimais très heureuse, car la ville voisine possédait une bibliothèque. Je m'y rendais à pied tous les quinze jours, chargée d'une pile de livres pour mes élèves. Pendant les six autres années de ma carrière dans les écoles de campagne, ni mes élèves ni moi-même n'eurent cette chance. Il ne se trouvait aucune bibliothèque à proximité et, même en disposant d'une carriole ou d'une vieille Ford, il fallait bien nous contenter de quelques ouvrages écornés et jaunis, qui avaient déjà servi à plusieurs générations d'écoliers. C'était vraiment une occasion mémorable quand nous pouvions, grâce à une vente de charité ou une collecte, réunir un peu d'argent pour acheter de nouveaux livres!

Depuis, vingt bonnes années ont passé, mais ces vieux souvenirs me sont revenus à l'esprit tout récemment quand j'ai passé une journée entière à bord d'un « bibliobus », du comté de Woodford, dans l'Illinois.

C'est à Metamora — Q. G. de la Bibliothèque du district des Prairies — que j'avais rendez-vous avec la bibliothécaire (les enfants l'appellent la « dame du bibliobus ») et le conducteur. Ce district, me dirent-ils, possède plus de 35.000 livres de prêt, et nous emportions dans le camion quatre mille volumes parmi lesquels enfants et adultes des villages isolés allaient choisir leurs lectures pour un mois.

Le bibliobus dessert vingt et une écoles, dont treize à classe unique.

L'instituteur est prévenu une semaine à l'avance de son passage et les enfants attendent impatiemment le jour « J » après en avoir marqué la date en rouge sur le calendrier de la classe.

Nous devions rendre visite ce jour-là à six écoles de petits villages et pendant que nous roulions à travers la campagne, mes guides me contèrent l'histoire de la Bibliothèque des Prairies.

Dans le comté de Woodford, le besoin d'une bibliothèque itinérante s'était depuis longtemps fait sentir et de nombreuses personnalités du district — les instituteurs et les directeurs d'école, le banquier de la région, un professeur en retraite, un pasteur, et plusieurs cultivateurs — souhaitaient vivement sa création.

Quand la Bibliothèque d'Etat de l'Illinois mit en service dans les campagnes un bibliobus en tournée de démonstration, sept communes du district suivirent cette expérience avec grand intérêt. Elles organisèrent ensuite un référendum et constituèrent la Bibliothèque du district des Prairies. Le bibliobus qu'elle utilise à l'heure actuelle est prêt par la Bibliothèque d'Etat de l'Illinois, mais d'ici quelques années, le district compte acheter un « bus » et posséder sa propre collection de livres et de brochures. Les fonds sont alimentés par une taxe locale sur les propriétés foncières, fixée à 5 cents pour 100 dollars de capital.

Outre celui de Metamora, il existe dans la région cinq dépôts de livres, dont l'importance varie suivant le nombre de lecteurs. Avant la création de la Bibliothèque du district, il n'existait qu'une seule petite bibliothèque pour les sept communes. Aujourd'hui, celle-ci travaille en liaison étroite avec les services du bibliobus.

L'hiver : jeux de société

EN général, écoliers et adultes empruntent chacun six livres par mois, dont ils sont responsables. Dans les salles de classe, les ouvrages pour enfants sont rangés dans une étagère et mis à la disposition de tous les élèves.

Cette étagère offre un grand choix de lectures qui varient avec les saisons. Au printemps, on y trouve principalement des ouvrages de botani-

que et de zoologie, car les enfants aiment à identifier les oiseaux et les fleurs qu'ils rencontrent sur le chemin de l'école. L'hiver, ce sont surtout des livres sur les jeux de société, les cadeaux que l'on peut confectionner et offrir aux parents pour Noël, ou les pièces et les poésies que l'on pourra mettre au programme de la fête de l'école. Parfois, on y trouve une brochure sur le dépistage des animaux sauvages — sport qui passionne les jeunes chasseurs de l'école. Quant aux institutrices, elles peuvent demander n'importe quel livre susceptible de les aider dans leur travail quotidien.

A l'occasion, la bibliothécaire conduit également une jeep, qui peut contenir environ mille volumes. Elle dessert ainsi trois comtés limitrophes ayant conclu un accord avec la Bibliothèque du Prairie District.

Leurs préférés : chiens et chats

APRÈS avoir parcouru dix kilomètres, nous arrivâmes à notre première « étape »: une petite école pimpante en briques rouges, où l'on nous fit un accueil enthousiaste, car outre les enfants qui accoururent tout joyeux, dès que la voiture eut pénétré dans la cour, nous étions attendus par deux jeunes mamans portant leurs bébés.

Notre sympathique chauffeur se transforma immédiatement en commis-bibliothécaire: il décrocha une table pliante fixée à la paroi du bibliobus, sortit ses fiches et se mit au travail, aidant les gosses à remplir la carte qui les rendait responsables des livres empruntés.

La bibliothécaire avait fort à faire. Ses « clients », de tout âge, semblaient surtout se passionner pour des livres sur les animaux. Les petits — qui pénétraient dans un bibliobus pour la première fois — demandaient des histoires sur les chiens, les chats et les cowboys. Ils avaient du mal à fixer leur choix: tout était si merveilleux... tant de beaux livres dans une si petite pièce!

Les mères, leurs bébés dans les bras, choisirent plusieurs ouvrages sur la couture, la cuisine et diverses autres questions ménagères. Sur le conseil de la bibliothécaire, elles emportèrent aussi quelques romans récents. La joie qu'elles manifes-





L'ARRIVÉE DU BIBLIOBUS EST TOUJOURS ATTENDUE AVEC IMPATIENCE, NOTAMMENT PAR LES ÉLÈVES DES ÉCOLES DE CAMPAGNE. (PHOTO UNESCO)

taient, prouvait que le bibliobus n'est pas moins utile aux adultes qu'aux enfants.

Dans la deuxième école que nous visitâmes ce jour-là, le bibliobus était attendu avec plus d'impatience encore. C'était en effet un jour faste : la route qui mène à l'école étant presque impraticable en hiver, le bibliobus ne peut s'y rendre que deux fois par an, au printemps et à l'automne. Le reste du temps, c'est en jeep que l'on y apporte et qu'on en rapporte les livres.

Notre dernier arrêt de la matinée fut à l'école Oak Dell. Nous y déjeunâmes en compagnie des enfants et de leur institutrice. Tout en mangeant, ils nous assaillirent de questions sur les livres qu'ils espéraient recevoir lors de la prochaine tournée. Avant de repartir, le chauffeur fit une partie de ballon avec les garçons.

Devant la première école que nous visitâmes dans l'après-midi, un cultivateur de la région nous attendait. Il désirait emprunter de nouveaux livres et son enthousiasme était aussi grand que celui des enfants.

« Avez-vous des livres que je n'aie pas déjà lus sur les chemins de fer et sur la poésie ? », demandait-il à la bibliothécaire. Une conversation animée s'ensuivit où il fut question de trains et de littérature. La bibliothécaire lui avait apporté des poèmes de Robert Frost ainsi que les « Chants de Cowboys et Ballades de la Frontière », de John et Alan Lomax.

Elle promit de lui procurer, pour son prochain voyage, un livre d'Archie Robertson.

« Elle est rudement bien, votre bibliothèque ! », disait le brave homme en remplissant sa carte. Et en bavardant avec lui, je compris à quel point les livres du bibliobus venaient enrichir sa vie quotidienne et celle de tout le village.

A une quatrième école, seize gosses, bouillants d'impatience, vinrent jus-

qu'au bord de la route chercher leurs livres du mois. Parmi les filles, nombreuses étaient celles qui demandaient des « histoires vraies ». C'est-à-dire des biographies d'hommes célèbres. Elles aiment aussi les romans policiers, les histoires romanesques ou comiques, comme d'ailleurs toutes les fillettes que nous avons vues ce jour-là. Quant aux garçons, ils choisissent plus volontiers des ouvrages sur les sports, des

recits d'aventure et des romans scientifiques.

Nous nous étions arrêtés, au cours de notre première étape, dans la plus importante école du secteur. Les élèves des grandes classes vinrent les premiers chercher leurs livres. Ils firent leur choix avec sérieux et méthode ; on voyait que l'instituteur leur avait appris à bien se tenir et leur joie prouvait que le maître encourageait leur goût pour la lecture.

Puis ce fut le tour des petits, accompagnés de leur institutrice. Ils ouvraient de grands yeux émerveillés devant tant de choses nouvelles et passionnantes.

Je ne sais trop pourquoi je me suis dit à ce moment-là, en regardant ces enfants : on ne peut pas chiffrer en dollars la valeur de cette bibliothèque itinérante, pas plus qu'on ne saurait chiffrer la valeur d'une nouvelle découverte scientifique, d'une nouvelle doctrine philosophique, ou la vie d'un homme de bien. Des horizons nouveaux, des espoirs insoupçonnés allaient s'ouvrir à tous ces petits bonshommes qui feuilletaient pour la première fois de beaux livres illustrés. Grâce au bibliobus, ils allaient connaître l'enchantement de la lecture, un plaisir dont ils jouiraient toute leur vie.

Et je songeais à mes élèves des écoles rurales de l'Iowa... Comme ils auraient été heureux d'avoir un bibliobus... Comme tous les écoliers seraient heureux de disposer d'un bibliobus ! (Copyright, 1952, by Alfred Stefferud.)

" Le monde merveilleux des livres "

« LIRE », dit l'écrivain et éditeur américain Bennett Cerf, « c'est comme manger des cacahuètes : une fois qu'on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. » Mais l'intense plaisir et les profondes satisfactions que nous procure ce « paquet de cacahuètes » sont apparemment ignorés par bien des gens.

Comme le montrent de récentes statistiques, tandis que tout Américain adulte écoute la radio au moins quinze minutes par jour et que 80 à 90 % des habitants des U.S.A. lisent plus ou moins régulièrement les journaux, la moitié de la population des Etats-Unis ne lit même pas un livre par an. Moins de 25 % des Américains lisent un livre par mois.

Emus par ces chiffres, une centaine de bibliothécaires, de membres du corps enseignant, d'écrivains, d'éditeurs et de libraires se réunirent il y a deux ans à Washington pour étudier les causes de cette situation et établir un plan d'action en vue d'encourager la lecture. Une de leurs décisions les plus importantes fut d'inspirer la publication d'un ouvrage qui vient de sortir des presses : *le Monde Merveilleux des Livres* (1).

Dédié à tous ceux dont le métier est de former et de guider les lecteurs et aux lecteurs eux-mêmes, le nouvel ouvrage brosse un très joli tableau des joies et des enseignements que peut apporter la lecture. « Nos amis les livres », « Les plaisirs de la lecture », « A lire entre amis », « Lire mieux », « Lecture pour les citoyens », « Vers des horizons meilleurs » « Lectures pour tous » sont quelques-uns des titres des

soixante-dix-sept chapitres de ce volume, publié par Alfred Stefferud.

Le chapitre « Les bibliothèques sont à votre disposition » traite des différents aspects du rôle des bibliothèques publiques. Examinant l'histoire de leur développement depuis l'époque coloniale américaine et notamment depuis la création, il y a trois quarts de siècle, de l'Association Américaine pour les Bibliothèques, *le Monde Merveilleux des Livres* montre aux lecteurs de tous âges et de toutes professions comment ils peuvent tirer un meilleur parti des bibliothèques et comment celles-ci peuvent mieux rendre service au public.

Le livre offre des suggestions pratiques à ceux qui voudraient bien lire plus, mais ne le font pas « par manque de temps ». Il donne aux bibliothécaires, aux membres du corps enseignant et aux chefs de groupes un instrument de travail très utile pour encourager et guider dans leurs lectures ceux avec qui ils sont en contact.

La rédaction de cet ouvrage, publié dans un but éducatif et à titre non commercial, a été rendue possible par les efforts conjugués d'un certain nombre d'organisations éducatives, de bibliothèques et de librairies, et grâce à la collaboration du Département de l'Agriculture des U.S.A. L'article sur les bibliobus, par Gladys Skelly, publié dans ces pages, est tiré du *Monde Merveilleux des Livres*, avec l'aimable autorisation des éditeurs.

(1) "The Wonderful World of Books", publié par Alfred Stefferud, New York : New American Library, 35 cents (broché), Boston : Houghton Mifflin, 2 \$ (relié).

LES PARISIENS LISENT SURTOUT DES ROMANS ET DES LIVRES D'HISTOIRE

par Georges Fradier

Les grandes villes ne sont en apparence que de massives unités, de totalitaires concentrations où, par millions, se confondent les immeubles et les hommes. New-York même est diverse : il suffit d'y franchir certaines rues pour changer de climat, trouver d'autres rythmes, d'autres accents. Que dire des vieilles capitales, et de Paris, réseau de bourgs et de villages dont l'urbanisation a tant de mal à effacer l'individualité? Pour ses habitants, la ville devient nation; la vraie patrie c'est le quartier. La ville a ses illustres institutions, mais qui ne sont pas toujours aussi vivantes que les plus humbles : l'église du quartier, le cinéma du quartier, — et l'épicier du coin.

Bibliothèques de Paris... Ces mots, bien sûr, évoquent les prestigieuses de la Nationale, de Sainte-Geneviève, de la Mazarine, de l'Arsenal. Mais ce ne sont pas là les bibliothèques du peuple parisien. Les livres qu'elles contiennent sont principalement des ouvrages de référence. Ils ne sont prêtés — et encore, à titre exceptionnel — qu'à des spécialistes, des chercheurs ou des étudiants. L'employé du gaz ni la dactylo, le métallo ni le commis de banque, le garçon bricoleur ni sa sœur romanesque ne peuvent donc y emprunter de livres. Pour trouver ceux dont ils ont besoin, les lecteurs moyens n'ont pas besoin d'aller plus loin que leur bibliothèque de quartier.

Il faut croire qu'il y a un siècle ils s'en passaient : il n'existait encore en 1866 qu'une seule bibliothèque municipale. Mais les progrès furent assez rapides; ils allaient de pair avec ceux de l'enseignement primaire obligatoire. En 1882, chacun des vingt arrondissements de Paris avait sa bibliothèque. Aujourd'hui, le chiffre total est de 77.

Les jeunes filles, lectrices assidues

Elles ne sont pas luxueuses, ces bibliothèques municipales, généralement logées dans les mairies ou les écoles, lesquelles cherchent tous les ans à s'agrandir pour recevoir une population enfantine toujours croissante. Elles ne peuvent accueillir beaucoup de lecteurs, et fonctionnent surtout comme bibliothèques de prêt. Leur budget ne leur permet pas de se donner aussi vite qu'il le faudrait les installations modernes dont rêvent les bibliothécaires. Pourtant, ce budget prend peu à peu des proportions rassurantes : les crédits alloués par la ville sont passés de 22 millions en 1950 à 40 millions cette année, et ils ont servi à l'essentiel, c'est-à-dire à l'achat de livres : les collections comptent aujourd'hui plus de 769.000 volumes.

Quels sont ces livres? Les romans, classiques ou modernes, français ou traduits, tiennent évidemment une grande place. Mais les ouvrages d'histoire comptent pour 21,2 pour cent, et — fiction mise à part — les livres de littérature et de philologie pour 13,3 pour cent. Le reste concerne, dans les proportions habituelles d'une bibliothèque générale, la géographie, les beaux arts, les sciences sociales, la philosophie et la religion, et enfin les partitions musicales.

En tout cas, les quartiers ne laissent pas dormir ces richesses. Le nombre des livres prêtés à domicile a été l'an dernier de 2.921.000, et plus de 25.000 nouveaux lecteurs se sont inscrits dans les diverses bibliothèques. Il est à peine besoin de noter que les lecteurs en question sont de tous âges, — mais la proportion des jeunes est de plus en plus forte — et qu'ils appartiennent aux professions les plus variées.

Aux derniers renseignements, ils se répartissent ainsi : employés et fonctionnaires, 21 %; étudiants, 17 %; écoliers et apprentis, 14 %; sans profession (il s'agit surtout des femmes), 13 %; ouvriers et artisans, 11,5 %; instituteurs et professeurs, 6 %; professions libérales (avocats, médecins, ingénieurs, etc.), 5 %; commerçants, 4,7 %. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que la plupart des lecteurs fréquentent assidument leur bibliothèque et lisent de un à trois livres par semaine. Et l'on a constaté que la famille entière profite, en général, des ouvrages rapportés à la maison : le rayonnement de la bibliothèque ne se limite donc pas au seul titulaire de la carte d'inscription.

Les films au secours des livres

Quant aux lectures préférées du public, on aurait tort de croire que les romans à succès l'emportent. D'après un rapport tout récemment paru dans le « Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris », soixante pour cent des lecteurs aiment prendre, en même temps qu'un roman, un ouvrage didactique sur un sujet qui les intéresse particulièrement, ou sur des questions d'actualité dont les journaux leur ont donné la curiosité. Le choix, d'ailleurs, ne se fait pas au hasard : chacun se laisse guider par les critiques littéraires de son quotidien ou de sa revue habituelle. Mais il faut compter aussi avec la radio et le cinéma : une œuvre, quelle qu'elle soit, soulève une foule d'amateurs dès qu'on la porte à l'écran.

Quant aux ouvrages de culture générale, dit encore le « Bulletin municipal », les préférences sont très diverses, ce qui invite à maintenir la plus grande variété dans les achats de livres. Les hommes s'intéressent davantage aux relations de voyages, aux ouvrages scientifiques et techniques, à l'histoire contemporaine. Les femmes ont une prédilection pour les pièces de théâtre, les biographies, la poésie. Les livres de philosophie, comme ceux de science sociale sont lus surtout par les jeunes. Les biographies et l'histoire, au contraire, plaisent davantage aux lecteurs âgés.

Malheureusement, disent les bibliothécaires, et aussi les éducateurs, tout cela reste insuffisant. Il faudrait beaucoup plus de 77 bibliothèques pour répondre aux besoins d'une ville de plus de quatre millions d'habitants. Si l'on se bornait aux résultats actuels, on admettrait que chaque Parisien peut se contenter de lire un livre par an, — ce qui serait un aveu ridicule d'impuissance.

Ceux qui empruntent ne peuvent acheter

Un livre par habitant représente une moyenne, dont le seul mérite est sans doute d'inciter à de nouveaux efforts. En fait, il y a aussi des gens, après tout, qui achètent des livres. Et les clients de la bibliothèque du quartier sont précisément, dans leur grande majorité, ceux qui ne peuvent pas s'offrir les livres dont ils ont besoin. Le chiffre à retenir, par conséquent, est celui des livres que prêtent les bibliothèques municipales : environ trois millions par an. Trois millions de livres qui, sans elles, n'auraient servi à rien.

Aussi les hommes et les femmes qui ont la responsabilité de ces bibliothèques connaissent-ils la noblesse de leur travail : ils savent que leur rôle n'est pas seulement de donner à leur concitoyens de quoi se distraire ou s'évader des soucis quotidiens, mais aussi et surtout de les aider à parfaire leur formation intellectuelle, à approfondir librement leur culture, leur conscience.



C'est une rue étroite, qui s'enfonce au cœur des taudis de Bombay, et ne possède ni éclairage, ni trottoirs. (Photo Nations Unies par Eric Schwab.)

La rue étroite, qui s'enfonce au cœur des taudis de Bombay, ne possède ni éclairage, ni trottoirs, et son aspect sordide n'en fait certainement pas un endroit de tout repos. Elle est loin, en tout cas, de la conception que l'on se fait d'une salle de classe. Et cependant, à quelques mètres de l'endroit où notre voiture s'est arrêtée, un instituteur a installé ses élèves.

A la lumière tremblotante d'une lampe à pétrole, une vingtaine d'adultes apprennent péniblement à lire et à écrire dans leur langue. Chacun a devant lui un abécédaire et un bloc-notes sur lequel il reproduit les signes que le maître trace sur le tableau noir. Tout l'équipement de la classe tient dans ces quelques mots.

Il ne s'agit pas d'un cas exceptionnel. Tous les soirs, plus d'une centaine de classes semblables sont organisées par le Département d'Education sociale de Bombay. Elles ont lieu dans des rues, des boutiques inoccupées, des salles de syndicats, des écoles ou des cours de temples. Comme elles doivent, par principe, se tenir non loin d'un groupe d'habitations et qu'il n'est pas question de payer un loyer, on les installe dans les rues quand aucune salle remplissant les conditions voulues n'est disponible.

Au cours d'une tournée de deux jours, j'ai pu examiner de nombreux aspects de l'œuvre

entreprise par le Département d'Education sociale de Bombay : récepteurs communaux de radio et hauts-parleurs, camions-cinéma pour la projection de films sur l'hygiène, la santé et autres sujets similaires, une superbe démonstration de gymnastique présentée par un des clubs athlétiques. Tous ces aspects ont un but commun : lutter contre l'ignorance.

Personnellement, c'est surtout le problème des bibliothèques publiques et du prêt de livres qui m'intéressait. En tant que conseiller de l'Unesco auprès de la Bibliothèque publique de Delhi, j'étais venu me renseigner sur ce qui était fait pour aider celui qui vient d'apprendre à lire à utiliser et à étendre ses nouvelles connaissances. Avec des méthodes appropriées, il est aisé d'inculquer à un adulte des notions suffisantes de lecture et d'écriture. Mais après? Quelles facilités faut-il lui offrir pour lui permettre de progresser?

Le Comité de Bombay avait adopté la solution de fournir aux Centres d'Education sociale des caisses de livres. Mais les caisses de livres ne remplacent pas les bibliothèques, et quant à créer, à Bombay, un système complet de bibliothèques publiques, il n'y fallait pas songer dans l'immédiat.

Peu après j'eus l'occasion d'examiner l'aspect rural du même problème quand je fus invité par l'Etat de Madhya Bharat, dans l'Inde Centrale, à visiter divers points de cette

Un instituteur a installé ses élèves. A la lueur d'une lampe à pétrole, une vingtaine d'adultes apprennent à lire et à écrire dans leur propre langue.



UN CHAUFFEUR DE TAXI DÉCOUVRE LE CHEMIN DE LA BIBLIOTHÈQUE

par Frank M. Gardner

région et à fournir un rapport sur la possibilité d'y créer un service de bibliothèques publiques.

Madhya Bharat est composé de la réunion de plusieurs anciens Etats princiers, ayant une population totale de plus de neuf millions d'habitants et une superficie de 80.000 kilomètres carrés. Il possède trois grandes cités : Gwalior, Indore et Ujjain — une des villes saintes de l'Inde — plusieurs petites et d'innombrables villages. Comme tous les Etats indiens, il doit surmonter de graves difficultés. Le système routier, l'éducation, les services de santé publique, l'agriculture, l'irrigation — autant de problèmes qui réclament une solution.

Pour les dirigeants de cet Etat, le fait de penser, en plus de tous ces soucis, à la question des bibliothèques publiques, montrait une forte dose de courage et de clairvoyance. Dans les sphères dirigeantes, quelqu'un avait compris que bibliothèque et instruction vont de pair, et le Service de Développement rural avait inclus dans son programme, la création de bibliothèques de villages. Cette décision se traduisait de temps à autre par l'envoi d'une caisse de livres. Parfois, là où une bibliothèque existait déjà, cet envoi venait grossir les fonds.

Trois mètres sur trois, cinq cents volumes

Nous visitâmes une de ces bibliothèques à Bhitwar, village typique, plus prospère que beaucoup d'autres, car il se trouve dans une région bien irriguée où pousse la canne à sucre. On y trouve une charmante école, un dispensaire et une certaine disposition au pittoresque. Le village est bâti sur la rive d'un fleuve et, au loin, on aperçoit les ruines d'un fort qui commandait jadis toute la plaine du haut de son amoncellement de rochers. L'Inde est couverte de ruines pareilles. Les forts, les tombes et les temples tombent en poussière, mais les villages demeurent. Dans un bassin sacré du fleuve, près de la maison du Panchayat, d'énormes poissons jouissent d'une complète immunité.

Après nous avoir souhaité la bienvenue, couvert de guirlandes et offert du thé au lait sucré, des noix et des fruits, on nous introduisit dans la maison du Panchayat. Un escalier étroit nous mena à une pièce de trois mètres sur trois : la bibliothèque du village. Quelques cinq cents volumes y sont soigneusement classés et entretenus.

Je posai des questions et j'appris que sur une population de 1.600 âmes environ, deux cents habitants utilisent de temps à autre la bibliothèque. Une ou deux personnes possèdent des livres en propre, ainsi, l'instituteur en a plusieurs.

Il y a deux ou trois abonnés à des journaux, mais dans tout le village, il n'existe qu'un seul récepteur de radio. Ici, dans cette petite pièce, se plaçait donc le centre culturel de la localité et les membres du conseil municipal en étaient fiers. Ils l'avaient créé, financé, grâce à une taxe, et maintenant, le centre allait être développé et servir de bibliothèque aux autres villages de la région.

Ce n'était, évidemment, qu'un très modeste début. Bhitwar est le centre d'une subdivision administrative, le Kendra Panchayat (ou Conseil rural), comprenant soixante-dix villages, 30.000 habitants et s'étendant sur près de 260 kilomètres carrés. Mais cette expérience, si modeste qu'elle fût, pouvait avoir de graves conséquences. Pénaliserait-elle par manque de ressources financières ? Oublierait-on ses objectifs véritables ? La laisserait-on se prolonger avant que la pile de livres, si bien entretenue, ne devienne un tas poussiéreux ?

Le problème n'est pas uniquement financier

CES sombres pensées étaient inspirées par des visites antérieures à de nombreuses bibliothèques de l'Inde et par la leçon qui se dégage de l'histoire du mouvement des bibliothèques publiques dans ce pays.

Les bibliothèques publiques existent en Inde depuis qu'y est née une civilisation indienne. Depuis le siècle dernier, surtout, on en trouvait dans la plupart des villes du pays. Mais il s'agissait d'institutions fondées pour perpétuer un événement, ou la mémoire de quelqu'un. Leur création était due à l'initiative d'une œuvre de bienfaisance ou sociale, or, l'expérience occidentale a montré qu'une bibliothèque publique ne peut se développer qu'avec l'aide régulière d'une communauté, ne peut se financer qu'avec des impôts et non grâce à des dons ou des souscriptions. C'est pourquoi la manne munificente et généreuse d'Andrew Carnegie ne fut dispensée qu'aux municipalités ayant accepté d'entretenir un service de bibliothèques sur une base légale.

En Inde, cette base légale a toujours fait défaut et, en conséquence, de nombreux

efforts ont été fournis en vain. J'y ai vu des bibliothèques, bien conçues, inspirées par un bel idéal, périr faute d'aide régulière, ou condamnées à une existence misérable par des dons ou souscriptions intermittents. Dans une grande ville du pays, tel bâtiment confortable abritait une collection de livres sans valeur. Il était fréquenté par une centaine de messieurs âgés qui venaient y lire des quotidiens et des périodiques. On aurait pu aussi bien en faire un honorable club masculin.

Dans une autre ville, deux bibliothèques publiques existaient, à 150 mètres l'une de l'autre, l'une bénéficiant d'une subvention officielle, l'autre financée par une œuvre sociale. Entre elles, peu ou pas de contacts, pas de coopération. Dans une des plus grandes cités de l'Inde, un immeuble magnifique, portant un nom célèbre, abrite une bibliothèque laissée complètement à l'abandon faute de ressources financières. Ses rayons sont couverts de classiques du dix-neuvième siècle, on y trouve même quelques livres rares, mais la classification et le catalogue sont rudimentaires, les lecteurs brillent par leur absence. Non seulement il n'est pas question d'acheter de nouveaux ouvrages, mais les appointements du bibliothécaire se font généralement attendre.

depuis l'ouverture de la bibliothèque jusqu'au milieu de 1952, date à laquelle elle était devenue une entreprise solide et prospère. Depuis, ses progrès ont été constants.

En deux ans, un système moderne et complet y a été mis sur pied, avec un service de prêt pour adultes, des salles de lecture, une bibliothèque pour enfants, et des services annexes de discussions, de projection de films, et de conférences. On est en train de terminer l'organisation d'une bibliothèque mobile à l'intention des quartiers suburbains, avec la collaboration du ministère de la Rééducation, qui projette de l'employer au bénéfice des blocs de maisons construits pour les réfugiés.

Toujours pour participer à la lutte contre l'analphabétisme, la Bibliothèque entretient dans les Centres d'Éducation sociale de petits fonds de livres et les contacts maintenus entre les deux organismes assurent à ceux qui viennent d'apprendre à lire un service régulier de bibliothèque publique.

L'expérience s'est révélée remarquable et plus remarquable encore a été la réaction du public. Au cours de sa première année d'existence la Bibliothèque a enregistré 14.000 membres, prêté plus de 180.000 livres et accueilli 580.000 visiteurs. La bibliothèque de

En ce qui concerne les ouvrages philosophiques, religieux ou sociaux, la demande est, par contre, bien supérieure. Quant aux livres pratiques : radio, mécanique, menuiserie, etc., la demande est impossible à évaluer, car le fonds de Delhi en possède trop peu. On aurait pu remédier à cet état de choses en faisant appel aux livres techniques anglais, mais on ne l'a pas fait, tout ou moins au début, parce que la bibliothèque est, avant tout, destinée au lecteur moyen.

Chester Bowles a dit que l'Inde n'est pas un pays pauvre, mais un pays où il y a beaucoup de pauvres. Il faut en développer les ressources naturelles. Mais dans ce programme urgent, quel doit être le rôle d'une bibliothèque publique ? Peut-on le comparer avec les besoins de l'agriculture, de la production industrielle, de la santé ? On peut répondre que le développement matériel de l'Inde dépend du développement de l'instruction et du sens civique de ses habitants. Les nouvelles idées demeurent lettre morte tant qu'elles ne sont pas comprises, les nouvelles techniques doivent être apprises avant d'être utilisées. L'instruction sous toutes ses formes ne peut progresser que si des livres, en quantités suffisantes, sont mis à la disposition des masses d'une façon rationnelle et rapide.

La Bibliothèque publique de Delhi ne constitue qu'un modeste début, quoiqu'elle soit en bonne voie, si on lui permet de se déve-



« Être assis dans un tramway et voir un homme de condition modeste tirer de sa poche un livre... » (Photo O.N.U.)

Il ne s'agit pas seulement d'un problème financier. Au point de vue rendement il est actuellement plus onéreux d'entretenir une bibliothèque pauvre qu'une riche. Invariablement, en jugeant une bibliothèque par le critère brutal, mais facile à calculer, du prix de revient annuel par membre, je constatais que ce prix de revient était supérieur à celui d'un service de bibliothèque bien plus vaste, en Angleterre.

Quand une bibliothèque vit grâce à des souscriptions, son bibliothécaire se considère comme un gardien plutôt qu'un guide et voit en chaque demande de prêt un risque de vol. Une bibliothèque publique où les livres sont mis sous clef est un paradoxe. En outre, lorsqu'un service de bibliothèque communautaire est mis sur pied, les autres institutions encourageant à divers titres la lecture ont tendance à collaborer avec lui au lieu de disperser leurs efforts, forcément limités.

Ces vérités ne sont pas ignorées du monde des bibliothèques de l'Inde et un mouvement puissant se dégage petit à petit, qui réclame une législation des bibliothèques et des réalisations modernes. C'est pourquoi la création, en 1951, de la Bibliothèque publique de Delhi était particulièrement opportune, comme le montra l'immédiat et énorme succès qu'elle obtint auprès du public.

Il s'agissait, à l'origine, d'une expérience tentée sous les auspices de l'Unesco et du gouvernement de l'Inde. Le premier directeur qui avait été proposé par l'Unesco, fut M. Edward Sydney, bien connu pour son œuvre dans le domaine du développement des bibliothèques. C'est lui qui dressa les premiers plans du projet. Pour ma part, je travaillai en qualité de conseiller de l'Unesco

prêt pour enfants — une des rares de ce genre existant en Inde — sort chaque jour 200 ouvrages et son développement n'est handicapé que par la grande difficulté de trouver des livres convenant aux enfants et rédigés en hindi.

Dans les services annexes, des groupes se sont formés pour ainsi dire d'eux-mêmes, et ont discuté théâtre, musique, littérature hindi. Il s'est même formé un groupe composé uniquement de personnes âgées. Les conférences organisées sous les auspices de la Bibliothèque ont toujours été suivies par un auditoire très nombreux et les projections de films ont dû être répétées trois fois pour satisfaire tous les amateurs.

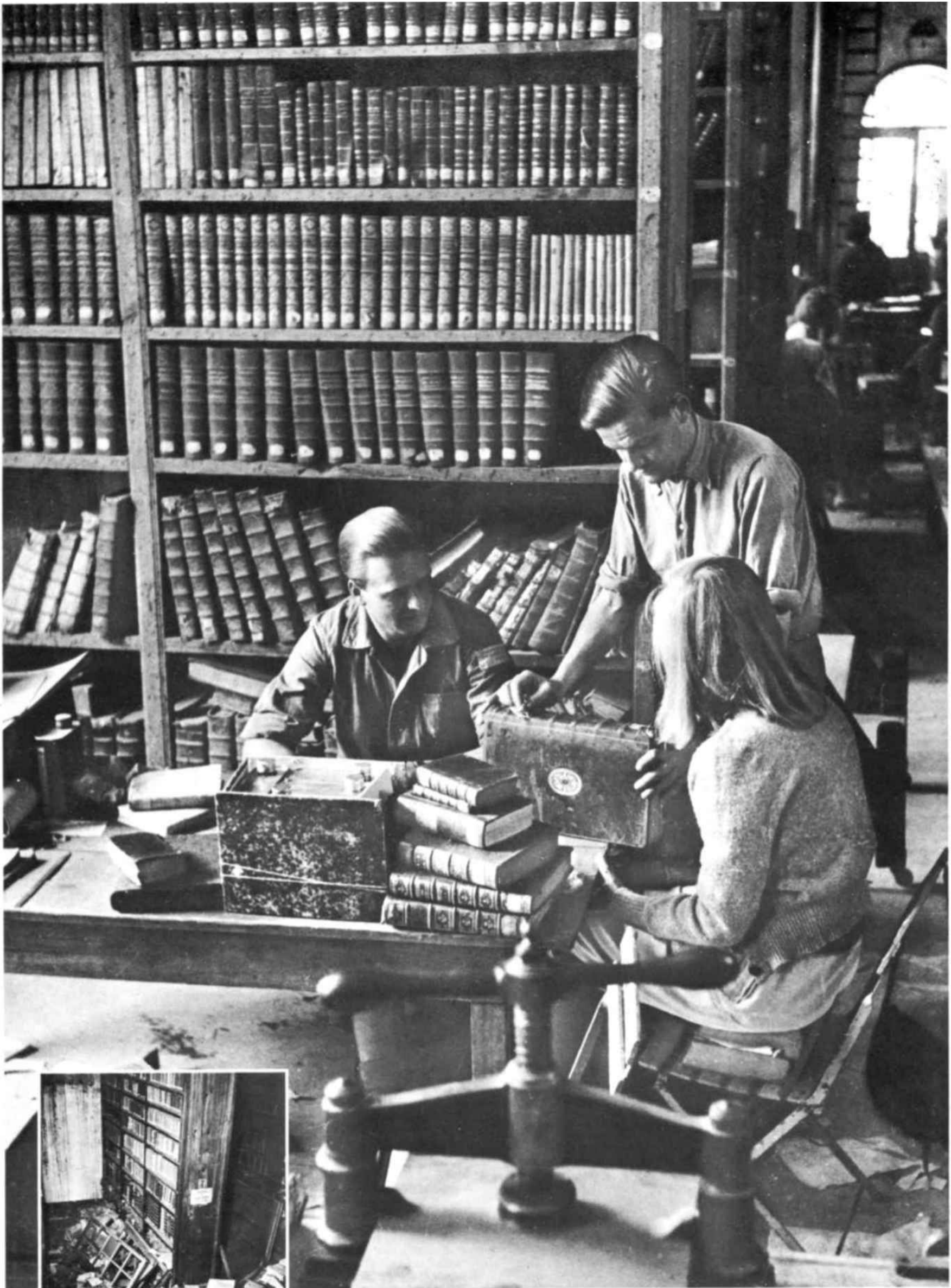
Accoutumé aux auditoires indifférents des conférences, je fus surpris de voir combien de gens se pressaient pour écouter des exposés sur des sujets sérieux et bien plus encore d'entendre les questions très constructives posées au conférencier à la fin des séances. D'autre part, je fus heureux de constater que les personnalités les plus éminentes étaient toujours prêtes à venir parler au public et étonné de voir combien était rapide le contact qui s'établissait entre elles et l'auditoire. En Inde, la démocratie est peut-être toute neuve, mais elle est vigoureuse et virile.

Le succès de la Bibliothèque de Delhi a souligné que sa création correspondait à un besoin évident, car elle est utilisée non seulement sous le rapport du nombre mais aussi au point de vue de la qualité. Le fonds est, en grande partie, composé d'ouvrages en hindi, assez élémentaires, mais la proportion de livres purement récréatifs n'est pas supérieure à celle des bibliothèques occidentales, malgré un niveau d'instruction généralement inférieur.

Et au-delà de l'Inde s'étend le Sud-Est asiatique, où de nombreuses nations font face aux mêmes problèmes. Pour ces pays, la Bibliothèque publique de Delhi peut transformer une conception théorique en réalisation pratique, comme aucun manuel n'est à même de le faire. L'an prochain, quand prendra fin la participation de l'Unesco à l'expérience de Delhi, un bilan sera dressé et une conférence sera organisée à l'intention des éducateurs et des bibliothécaires de l'Inde et des autres pays. De toute façon, en montrant comment une bibliothèque peut ouvrir ses portes et ses rayons à tous, l'Unesco a provoqué l'éclosion d'une série d'idées nouvelles.

Et au-delà de l'Inde s'étend le Sud-Est asiatique, où de nombreuses nations font face aux mêmes problèmes. Pour ces pays, la Bibliothèque publique de Delhi peut transformer une conception théorique en réalisation pratique, comme aucun manuel n'est à même de le faire. L'an prochain, quand prendra fin la participation de l'Unesco à l'expérience de Delhi, un bilan sera dressé et une conférence sera organisée à l'intention des éducateurs et des bibliothécaires de l'Inde et des autres pays. De toute façon, en montrant comment une bibliothèque peut ouvrir ses portes et ses rayons à tous, l'Unesco a provoqué l'éclosion d'une série d'idées nouvelles.

Au cours de mon séjour à Delhi, j'ai eu quelques désillusions, mais aussi de nombreuses expériences encourageantes. Être assis dans un tramway et voir un homme, d'aspect très modeste, tirer de sa poche un livre portant la marque « Bibliothèque publique de Delhi » ; voir un garçon adulte traduire laborieusement un livre anglais pour un camarade plus jeune ; rencontrer un chauffeur de taxi Sikh en train d'étudier un ouvrage de mécanique automobile — petits événements en eux-mêmes, et chaque jour n'importe qui enregistre plusieurs — tout ceci prouve que les hommes tirent un grand parti des bibliothèques publiques.



VACANCES D'ÉTÉ DANS UNE BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque Municipale de Valognes, petite ville de Normandie, est une des nombreuses bibliothèques ayant subi des dégâts pendant la guerre (en France, ces dégâts sont évalués à plus de deux milliards de francs). Il y a trois ans, la bibliothèque était encore dans l'état où l'avait laissée une bombe en 1944 : les rayons et les planchers étaient recouverts de plâtres et de débris ; les livres — certains sont des manuscrits de l'époque médiévale et des incunables — jonchaient le sol.

En avril 1950, ayant appris l'état dans lequel se trouvait la bibliothèque, l'Unesco lança un appel à des volontaires pour venir travailler à Valognes et sauver ses inestimables richesses d'une destruction plus grande encore. Peu après, le Comité International des Etudiants Danois ("Interstud"), mit à la disposition de l'Unesco une équipe de trente-cinq étudiants danois et suédois volontaires. Quelques semaines plus tard, aidée de deux relieurs,

l'équipe était au travail, faisant preuve d'un enthousiasme extraordinaire.

Certains étudiants réparaient des livres détériorés, d'autres nettoyaient ceux demeurés en bon état, en enduisant les reliures de cuir et les parchemins d'une matière protectrice spéciale. D'autres encore s'occupaient des rayons.

Les jeunes Suédois et Danois consacrèrent à cette tâche leurs vacances d'été et quand ils quittèrent Valognes, l'ordre et la propreté avaient été rétablis dans l'une des plus riches bibliothèques provinciales françaises. En outre, leur travail contribua à révéler l'existence de nombreux ouvrages précieux datant des XV^e et XVI^e siècles.

Des efforts similaires, pour aider à réparer les dommages causés par la guerre dans d'autres bibliothèques françaises, ont été fournis bénévolement à Dunkerque et à Strasbourg par des étudiants britanniques. (Photos Unesco.)